De Siddhârta à Bouddha

La genèse de l'éveil



« Jean-Luc Duez semait ce mot, ainsi tracé, partout dans Paris. Je ne savais pas encore qu'à force de le croiser, il s'écrivait aussi en moi — jusqu'à devenir ce livre »

Baptiste Ozenne

« À ceux qui ne savent pas encore qu'ils sont en chemin. »

Le Prince
-
Le Monde

Chapitre 1

Celui que je suis maintenant
Était alors le roi des éléphants.
Retenez bien le récit d'une naissance antérieure[1].

(Chaddanta-jâtaka)

Il était une fois un prince, fils de prince, promis à une si grande destinée que son père, le roi Shuddhodana prit peur et le cacha dans une prison dorée. Les sages l'avaient prédit : qu'il découvre la laideur et et il ne serait plus prince de ce monde. C'était il y a plus de 2500 ans.

Tout commence par un rêve, le rêve merveilleux de la reine Mâyâ, épouse de Shuddhodana. Elle y vit un sublime éléphant blanc, paré de six prodigieuses défenses. Il venait à sa rencontre, porté par une éblouissante lumière et marchait sur des rayons solaires, s'approcha d'elle jusqu'à se fondre en elle. La reine Mâyâ s'éveilla, sereine, heureuse d'un bonheur jusque-là ignoré.

Émerveillée, elle se précipita chez son époux pour lui faire part de ce songe. Conscients qu'il ne s'agissait pas que d'un rêve, ils consultèrent ceux qui savaient lire au-delà des mots.
Tous s'accordèrent:
« Majestés, c'est un rêve merveilleux, un présage des plus favorables : la reine va mettre au monde un fils. Sa destinée sera exceptionnelle. Ce sera un grand homme, non seulement pour le royaume mais pour le monde. Quelle bénédiction que notre reine porte en son sein un tel enfant. »
Le roi et la reine, émus, ne se sentirent plus de joie. Plus heureux encore était le roi, car la naissance d'un fils accomplissait son vœu : son royaume serait perpétué : un roi, et un grand roi, son fils, lui succéderait.
Quand vint le temps de la naissance, la reine, selon la coutume, prit la route pour accoucher dans sa famille, accompagnée de ses amies. Mais à peine étaient-elles parties que la reine sentit que la délivrance était proche. Guidée par le souvenir de son songe, elle usa de ses dernières forces pour se rendre non loin, dans les beaux jardins de Lumbini. Un enfant exceptionnel devait naître dans un lieu exceptionnel.
Et, prodige, toute la nature aida la reine : un arbre majestueux inclina ses branches pour que la reine puisse de sa main droite s'y accrocher, les oiseaux gazouillèrent doucement, l'herbe se fit douce et odorante, les ruisseaux tintinnabulèrent gaiement.
Lorsque l'enfant sortit, les servantes le bercèrent, étonnées de sa beauté et de son calme. Certaines légendes racontent même qu'il serait né du flanc droit de sa mère pour lui éviter de souffrir. Au même instant, une paix profonde se répandit sur la terre. Les hommes cessèrent

momentanément de se quereller, leur cœur empli d'amour les uns pour les autres. Les bêtes féroces se conduisirent en agneau. Pour répandre cette beauté, des arcs-en-ciel parèrent les cieux.

Partout les mages ne purent que constater ces prodiges, émerveillés. Ils s'exclamaient :

« Voyez ces signes ! Regardez ! Admirez ! Aujourd'hui est un jour singulier, un jour unique, un jour qui restera dans la mémoire des hommes ; et c'est un jour heureux, un jour de bonne nouvelle. »

Assurée que sa joie était celle de tous, la reine Mâyâ prit son fils dans ses bras et le ramena dans le palais de son père.

C'était un jour de pleine lune, au début du quatrième mois du calendrier indien, juste avant le début de l’été (notre mai-juin), dans la région du Teraï.

Chapitre 2

Heureuse la mère qui possède un tel fils !
Bienheureux aussi son père !
Il atteindra le Nirvâna ![2]

(Vinayapitaka des Mahîçâsaka)

Le retour au palais de la reine et de son fils nouveau-né se fit dans la joie. Les fêtes somptueuses se succédèrent à travers tout le royaume pour accueillir le jeune prince. Pour rendre hommage à l'allégresse et à la paix qui régnaient, l'enfant fut nommé Siddhârta : « Celui par qui tout bienfait est arrivé ». Son nom signifie aussi : « Celui qui a atteint son but ».

Tous les sages s'accordaient dans leurs prédictions : les signes accompagnant la naissance du prince étaient très favorables.

« Votre fils vous surpassera en grandeur », ne cessaient-ils de répéter au roi, ce qui le remplissait de fierté. Il se prenait à rêver :

« Non seulement mon fils sera le maître de ce royaume mais il sera celui du monde entier. L'honneur de ma lignée est assuré, tous se souviendront de notre nom, nous les Gautama. »

Les visiteurs se succédaient au palais pour rendre hommage au jeune prince et contempler celui à qui on prédisait une telle destinée.

Asita même vint, le saint homme en personne, qui vivait en ermite là où nul ne va. Qu'Asita sorte de sa retraite emplit d'étonnement la cour. Quel honneur ! Le roi et la reine ne savaient comment montrer leur respect et pressèrent le vénérable de leur dire l'objet de sa visite.

« Votre accueil m'honore, leur répondit-il. Je ne pouvais ignorer de tels signes : un fils vous est né et tout indique que sa science sera plus grande que celle d'aucun mortel déjà venu au monde. Aussi ai-je voulu le contempler. Permettez-moi de le voir de mes propres yeux. »

Cette prière emplit de fierté le cœur du roi et de la reine qui, respectueusement, lui amenèrent l'enfant. Délicatement, le roi l'éleva jusqu'au regard du saint homme. Et là, à leur grand étonnement et à leur grande peine, celui-ci se mit à pleurer en silence.

Devant ces larmes et ces soupirs tournés vers le ciel, le roi et la reine furent emplis de crainte. Asita avait-il, lui seul, vu un présage néfaste ? Mais sa science était plus profonde que celle de tous les autres mages. Ils le pressèrent de questions afin de savoir si tous ceux qui avaient prédit un grand destin au jeune Siddhârta s'étaient trompés.

Le regard du sage se fit tendre :

« Ne vous tourmentez pas, leur dit-il, n'ayez aucune peur. Je pleure sur mon grand âge : quand votre fils accomplira son destin, je ne serai plus là pour le voir. Il sera un grand homme, je puis vous l'assurer, je le vois à la lumière qui émane de ses doigts. Il sera même

plus qu'un grand homme s'il choisit une autre voie.

S'il choisit de régner après vous, il sera le plus grand roi de l'histoire de l'humanité. Il apportera à votre peuple la paix et le bonheur. Mais plus grand encore sera son destin s'il choisit de ne pas régner. Il sera le Maître, celui qui ouvrira les cœurs et les âmes, il enseignera tout ce qui doit être enseigné, il apprendra à tous ce que c'est que vivre, ce que c'est qu'être empli d'amour, ce que c'est que répandre l'amour et la paix, il sera celui par qui l'harmonie sera possible.

Parce qu'il verra les peines, la tristesse et les maux, il quittera votre palais et alors il découvrira comment mettre fin à la souffrance. Ce savoir, il ne le gardera pas pour lui mais le transmettra à ceux qui sont prêts à l'entendre et à le vivre. »

En prononçant ses mots, les larmes du vieil homme redoublèrent. Il reprit :

« Toute ma vie, j'ai cherché ce savoir. Aujourd'hui, je contemple celui qui le transmettra. Mais moi, je ne serai plus là. Mais vous ses parents, vous, réjouissez-vous d'avoir donné au monde un tel présent. »

Le devin regarda l'enfant une dernière fois et le pas lourd, le dos voûté quitta le palais.

Si le roi était soulagé que la vie de son fils ne soit pas en danger, l'idée que son enfant ne monterait pas sur le trône après lui lui était insupportable. Qu'il devienne un grand roi d'abord. Dans sa vieillesse, une fois que la paix et l'harmonie régneraient sur le pays, alors, oui, il pourrait, comme Asita, devenir un sage.

Mais qu'il règne en roi, en fils de son père.

Chapitre 3

Il a pris la résolution de partir,
Car sa demeure lui paraît trop étroite ;
Tel le cygne qui abandonne son foyer lacustre,
Il laisse derrière lui son foyer[3].

(Arahantavagga)

Si Asita ne pourrait recevoir un jour l'enseignement de Siddhârta, sa mère, celle qui l'avait mis au monde, n'aurait pas non plus ce privilège. Elle mourut quand le prince n'était encore qu'un bébé. Se sentant quitter ce monde, elle demanda à sa sœur de la remplacer auprès de Siddhârta.

« Veille sur lui, lui demanda-t-elle, sois cette mère que je ne pourrai bientôt plus être. »

Ce que fit sa sœur, aimant tendrement l'enfant depuis son plus jeune âge. Elle l'éleva comme son fils. Progressivement, il devint un jeune homme, beau de cœur et d'esprit, sa physionomie à l'image de ses qualités. Les meilleurs professeurs avaient été appelés pour lui transmettre leurs savoirs. Mais ils restèrent peu de temps à ses côtés. Éblouis par son intelligence et sa compréhension, ils expliquèrent au roi que quelques jours avaient suffi pour qu'il sache tout ce qu'ils avaient à lui enseigner. Mieux, il était plus leur maître que leur élève. Ils disaient :

« La sagesse brûle en lui comme un feu ardent. »

Le roi ne se sentait plus de fierté, rassuré sur les futures qualités de son successeur.

Mais ce qui le faisait aimer de tous, c'étaient ses qualités de cœur : toujours aimable, doux, affectueux, ne se mettant jamais en colère, attentif aux autres, pacifiant les querelles, dédaignant les jalousies, respectueux de toute forme de vie. Quand ses compagnons s'amusaient à se battre et riaient à jouer aux soldats, Siddhârta préférait la solitude pour ne pas avoir à être violent.

Aussi les animaux étaient-ils ses compagnons, mieux, ils étaient ses amis dans les jardins du palais. Ils savaient au plus profond d'eux-mêmes que jamais il ne leur ferait du mal. Ils s'approchaient de lui et partageaient ce qu'il avait à leur offrir. C'était aussi vrai des bêtes sauvages qui, sans crainte, venaient manger jusque dans sa main. Jamais il ne les oubliait lorsqu'il se promenait.

Il les contemplait, les comprenait. Il n'est pas étonnant qu'un des premiers événements remarquables de sa jeune vie soit lié aux animaux.

Notre prince, assis dans le jardin du palais, regardait passer un troupeau de cygnes blancs. C'était un vol magnifique, digne de ces oiseaux majestueux, quand une flèche transperça l'un d'eux. Blessé, l'oiseau chuta aux pieds du prince, la flèche plantée dans son aile.

Ce spectacle était insupportable à Siddhârta. Il commença par rassurer l'animal par un doux murmure :

« Ne crains rien, noble cygne, je vais te soigner. »

Lorsque le cygne, affolé, cessa de trembler, le prince le prit délicatement dans ses bras et ôta la pointe meurtrière. Puis il enduisit la blessure d'un baume apaisant et pansa la blessure avec sa propre chemise de soie pour éviter qu'il n'aggrave la plaie et ne se refroidisse.

Il avait à peine achevé les premiers soins qu'un jeune garçon de son âge, armé d'un arc et de flèches, arriva en courant. Essoufflé, Devadatta, le cousin du prince, s'écria fièrement :

« As-tu vu mon cygne ? J'ai fait un tir extraordinaire et j'en ai touché un ! Du premier coup ! »

Puis, sidéré, il vit la flèche avec sa marque, encore tachée de sang, aux pieds de Siddhârta. Il vit aussi que son cousin tenait délicatement un gros paquet dans ses bras. Il manqua s'étouffer :

« Mon cygne ! C'est toi qui as mon cygne ! Donne-le-moi ! Il est à moi ! Je tiens à ramener mon trophée ! »

Siddhârta ne bougeant pas, Devadatta tenta de reprendre l'oiseau. Pour la première fois, il vit le jeune prince tenir bon et faire preuve d'autorité :

« J'ai trouvé cet oiseau blessé et l'ai soigné. Je m'en occuperai tant que ce sera nécessaire à sa guérison. »

Devadatta ne s'avoua pas vaincu, allant jusqu'à traiter son cousin de voleur.

La querelle s'envenima : le tireur était de plus en plus furieux, le soigneur restait ferme. Alors Siddhârta proposa calmement :

« Quand des adultes se disputent, ils exposent leurs arguments devant un tribunal. Ce n'est plus eux qui décident mais les gens sages qui les ont écoutés. Faisons de même. Demandons à d'autres de décider à qui appartient le cygne blessé. »

Devadatta n'était pas ravi mais faute d'autre solution à proposer, il accepta.

Ensemble, ils rentrèrent au palais et demandèrent audience au roi. Ils comparurent devant ce dernier ainsi que ses ministres. Beaucoup souriaient et trouvaient ridicules que de grandes personnes perdent leur temps pour une querelle d'enfants, et pour un volatile qui plus est.

Mais le roi trancha :

« Que le tribunal siège ! Il est bon que deux princes de sang royal connaissent les usages de la justice. Ainsi se comporteront-ils selon les règles. »

Chacun leur tour, les deux enfants racontèrent ce qui s'était passé.

Les ministres eurent du mal à les départager. Certains pensaient : celui qui a tiré est le

propriétaire de l'oiseau. D'autres affirmaient : Siddhârta a trouvé l'oiseau, il lui revient de droit. Ils discutèrent longuement sans arriver à trancher.

Sans l'arrivée d'un vieil homme au visage empreint de sagesse, que nul ne se souvenait avoir jamais vu, le cas eut été insoluble. Après avoir écouté les différents arguments, le vieillard s'avança :

« La vie est la propriété la plus sacrée, c'est le bien auquel tout être tient le plus. Il est normal que le cygne revienne à celui qui a tenté de lui sauver la vie et non à celui qui a tenté de la lui ôter. »

Tous s'accordèrent sur cette décision : le cygne fut remis à Siddhârta.

Mais quand le roi voulut remercier le vieux sage, celui-ci demeura introuvable.

Un autre mystère dans la vie de cet enfant peu ordinaire.

Chapitre 4

Rien ne trouble leur bonheur paisible
Pendant toute la durée de leur très longue vie.
Il n'y a plus ni hommes ni femmes[4].

(Dîrgha-âgama)

Tout le monde aimait Siddhârta car il était très gentil. Cette qualité faisait la fierté de son père mais l'inquiétait aussi. Un roi doit aussi savoir faire preuve d'autorité, il doit savoir trancher, prendre des décisions difficiles. Un roi doit être fort. Ce prince qui aimait rêver dans le jardin, saurait-il régner ? Voudrait-il régner ?

Le roi se souvenait de la prophétie d'Asita. Il craignait plus que tout que la sainteté ne prenne le pas sur le pouvoir. Comment retenir son fils pour qu'il ne parte pas ? Pour qu'il ne choisisse pas la voie de l'ermitage ?

Le roi ne pouvait plus dormir tant cette terreur l'obsédait. Il fallait que son fils soit ce grand roi qui lui succéderait et non ce sage qu'il pouvait devenir également. Il finit par demander conseil à ses plus proches conseillers.

Ceux-ci lui suggérèrent l'emprise de l'amour : que le prince trouve une femme. Il cesserait de rêver dans le jardin, il voudrait voir la fierté dans son regard et travaillerait afin d'être digne d'elle. Une femme l'attacherait à ce monde.

Cette idée plut beaucoup au roi. Selon la coutume, il organisa une grande fête afin que le jeune prince puisse rencontrer toutes les jeunes femmes dignes de devenir son épouse. Les demoiselles nobles, de toute jeunes filles, presque des enfants encore, étaient très intimidées : le prince, à la fin de la soirée, devait remettre à chacune d'entre elles un présent. La cour observait attentivement pour savoir laquelle ferait battre le cœur du prince. Aucune n'osa même le regarder lorsqu'il leur remit un bracelet ou une pierre précieuse. Sauf la dernière qui s'avança fièrement. Elle s'appelait Yashodharâ : « La Porteuse de gloire ». Son père était Suprabuddha, roi d'un royaume voisin. Son panache et sa beauté firent que, pour la première fois, le prince regarda une jeune femme en lui remettant son cadeau.

Ce fut un instant magique : le prince et la princesse, debout devant tous, se contemplant en silence, émerveillés.

C'est elle qui osa parler :

« Ô Prince, quel cadeau as-tu choisi pour moi ? »

Sursautant comme s'il sortait d'un rêve, il baissa les yeux vers la table et constata qu'elle était vide. Sans hésitation, il ôta de sa main sa plus grosse bague et la lui remit.

« Ceci vous appartient », lui dit-il gravement. D'un hochement de tête, elle accepta le présent royal et s'en revint à sa place.

La préférence était si évidente que les ministres ne tardèrent pas à aller annoncer au roi que la future épouse était trouvée.

« Arrangez le mariage sans tarder et votre fils régnera pour l'amour de Yashodharâ. »

Aussitôt, le roi Shuddhodana entama les négociations avec Suprabuddha. Celui-ci était convaincu des qualités de Siddhârta mais il voulait le meilleur pour sa fille :

« Qu'un tournoi soit organisé avec tous les jeunes nobles qui méritent d'obtenir la main de ma fille. Celui qui l'emportera sera digne d'être son époux. »

Le roi Shuddhodana ne pouvait s'y opposer mais l'idée l'inquiétait : comment son fils, si rêveur, pourrait-il gagner ? Le prince essaya de le rassurer :

« Je suis prêt à tout pour obtenir la main de la très belle Yashodharâ. »

Chapitre 5

Le souffle parfumé d'une nuit d'amour
Vaut mieux que cent ans de méditation stérile[5].

(Ikkyû)

Les préparatifs du tournoi étant achevés, celui-ci commença par l'épreuve du tir à l'arc, l'art du noble guerrier par excellence.

Il faut toujours viser loin,
Au-delà de la cible.
Notre souffle, notre esprit
Cheminent avec la flèche[6].

Pour prouver leur valeur, tous les concurrents placèrent leur cible à une très grande distance, tous touchèrent le mille. Le cousin de Siddhârta, Devadatta, dont vous vous souvenez qu'il était un excellent archer, fit mieux encore : il toucha le cœur de la cible et... la transperça de part en part. Les spectateurs applaudirent à tout rompre, certains que personne ne pourrait faire mieux. Yashodharâ seule n'applaudit pas, elle se cacha le visage pour laisser couler ses larmes. Elle pleurait à l'idée de perdre celui qu'elle aimait pour en épouser un autre.
Mais rien ne pouvait ébranler la confiance de Siddhârta. Quand ce fut à lui de tirer, il plaça la cible si loin qu'elle était à peine visible. Il prit une flèche dans son carquois, banda tant son arc que... celui-ci se brisa en deux.
« Apportez-moi un autre arc, demanda-t-il immédiatement, mais un arc solide, un arc d'homme et de guerrier. »
Un immense silence régnait sur la lice. Puis un des dignitaires présent s'avança :

« Cet arc existe. C'est un arc vénérable, très ancien, qui a appartenu il y a très longtemps au plus vaillant des guerriers de ce royaume. Depuis sa mort, nul n'a réussi à le bander, ni même à tendre la corde. »
« Ce sera mon arc, qu'on aille me le chercher. »
Les spectateurs s'interrogeaient : Siddhârta était-il devenu fou ? Était-il devenu orgueilleux ? Voulait-il perdre ce tournoi ?
Ils furent encore plus étonnés de voir Siddhârta prendre l'arc calmement. Il le caressa et tendit la corde sans le moindre effort. Puis il sortit une flèche de son carquois, l'encocha, tendit tellement l'arc que les extrémités se rejoignirent. Dans le silence des spectateurs (ils n'osaient même plus respirer), le bourdonnement assourdissant du projectile retentit. Sa vitesse était si grande que non seulement la flèche traversa la cible en plein cœur mais celle-ci ne la ralentit

même pas.

Voyant cela, les spectateurs se levèrent tous ensemble. Ils applaudirent à tout rompre le prince qui avait gagné la première épreuve. Personne ne pouvait le contester.

La deuxième arme était le sabre. Un guerrier digne de ce nom devait savoir le manier avec force et précision. Il fallait trancher un tronc d'un seul coup. Les concurrents se surpassèrent. Au fur et à mesure, les troncs étaient de plus en plus épais : un mètre cinquante, deux mètres… La foule clamait son admiration. Le tour du prince vint. Il choisit deux troncs jumeaux. Sa vitesse était telle que personne ne le vit dégainer. Seul le sifflement retentissant prouva qu'il avait utilisé son arme.

Un cri de déception monta des tribunes : les deux arbres étaient toujours debout, le prince n'avait même pas réussi à entamer le premier arbre. Yashodharâ était désespérée. Puis une légère brise se leva. Les arbres vacillèrent puis, lentement, s'affaissèrent.

La foule se leva en acclamant le prince : une coupe si nette, si spectaculaire ! Le prince avait gagné.

La dernière épreuve était l'équitation. Il fallait débourrer un cheval sauvage. L'étalon piaffait, ruait, se cabrait ; aucun des concurrents ne put rester en croupe plus de quelques secondes. L'un arriva cependant à s'asseoir, les serviteurs lâchèrent la bride. Rendu fou furieux, le cheval le jeta à terre et tenta de le piétiner. Sans les rapides secours, il serait mort.

Cette épreuve semblait insurmontable, dangereuse même. Les cris se firent de plus en plus virulents pour réclamer son annulation afin de ne pas mettre en danger la vie des jeunes princes. Siddhârta refusa de ne pas concourir. Sans crainte, il s'approcha de l'animal. Là où tous avaient voulu utiliser la force, il choisit la douceur. Il commença par parler au cheval. Puis, sans cesser de murmurer, il lui caressa doucement le front, puis la tête, puis les flancs. Il attendait patiemment que le cheval l'accepte. Quand celui-ci lui lécha la main, Siddhârta monta sur son dos. L'étalon se laissa faire. Il marcha quelques pas, puis prit un petit trot puis un galop devant le jury. Enfin, ils paradèrent devant Yashodharâ.

Les acclamations fusaient, le prince avait gagné par l'adresse, la force et la douceur. Yashodharâ était pour lui. Il s'inclina respectueusement devant elle. Il ne lui avait pas seulement plu, il l'avait méritée.

Chapitre 6

Le détachement est joie et bonheur.
Être dépourvu de haine à l'égard du monde est agréable.
Ne pas nuire aux autres l'est aussi[7].

(Vinayapitaka des Dharmaguptaka)

Il était temps de célébrer le mariage. Les deux jeunes gens s'aimaient sincèrement et le roi ne tenait pas à ce que son fils soit pris du désir de quitter son royaume.

Pour fêter dignement cet événement, le roi n'hésita pas : la coutume voulait qu'on construisît un palais pour les nouveaux époux, Shuddodhana en fit construire trois, tous plus somptueux les uns que les autres. Les architectes se surpassèrent : que ce soit le paradis ! Le prince ne penserait même plus à en sortir.

Ils choisirent de bâtir un palais par saison : du marbre frais entouré de bassins clairs et de fontaines pour l'été, des tapis et des foyers chaleureux pour l'hiver, un dernier en refuge pour la saison des pluies : entendre la mousson sans la craindre.

Tout fut fait pour que ces palais ressemblent à un rêve inépuisable : les plus beaux matériaux, les plus grands artistes, les plus belles pierres, tout devait être parfait. Les cinq sens étaient attisés sans cesse. Des musiciens, cachés, jouaient une musique venue de nulle part. Les serviteurs étaient tous jeunes et d'une grande beauté ; qu'un tombe malade ou se blesse et il devait quitter le palais sur le champ. Les mets les plus délicats sortaient des cuisines à toute heure du jour et de la nuit. Le prince n'avait qu'à exprimer un désir, celui-ci devenait réalité.

Le prince se perdait dans ce rêve. Il y vécut de longues années, ne voyant du monde que sa perfection. Non seulement tout était beau à voir, à entendre, à toucher, à manger mais personne n'avait le droit de donner de mauvaises nouvelles au prince. Rien ne devait le troubler ou lui provoquer de la tristesse. Même les fleurs du jardin étaient ôtées au moindre signe de flétrissure. Jamais le prince ne vit une fleur fanée ou une plante morte. Il vivait dans l'ignorance de la mort, de la souffrance, de la maladie et de la peine.

Son rêve se poursuivit à la naissance de son fils Rahula. Le roi était très heureux : sa lignée était assurée, le prince aimait cette vie.

Mais quelle était cette vie ? Une vie de mensonges, une vie d'illusions, une vie d'oisiveté. Siddhârta se contenterait-il de cette existence futile ? Échapperait-il à la grande destinée qui lui était promise ?

Chapitre 7

Alors, apparurent les noms de « souverain »
Et de « peuple »[8].

(Dîrgha-âgama)

Un soir où il était particulièrement oisif, la tête posée sur les genoux de sa femme, écoutant les chants et les rires des musiciens et des serviteurs, Siddhârta ressentit un manque. Chaque jour ressemblait à la veille et promettait le lendemain. Se tournant vers une de ses chanteuses préférées, il lui demanda :

« Chante-nous une chanson que nous n'avons jamais entendue. Étonne-nous. Que ta voix nous berce d'une nouvelle mélodie. »

Après un court instant, sa voix s'éleva, improvisant une mélopée sur les beautés du monde et les royaumes extraordinaires aux confins de l'univers. Des pays où les pierres se cueillent sur les arbres, où les chemins sont faits d'or, où des animaux étonnants peuplent les plaines et les forêts. Elle brodait, accompagnée de sa cithare, à partir de ses souvenirs de son pays natal et des contrées qu'elle avait traversées.

Le prince était ravi, un autre monde s'ouvrait à lui. Dès la chanson achevée, il questionna la musicienne :

« As-tu tout imaginé ? Les rêves que tu évoques sont-ils des songes merveilleux ? Existe-t-il de tels lieux ? Vraiment y a-t-il d'autres paradis au-delà de ce jardin ? Si de tels lieux sont réels, dis-m'en plus, je te prie, décris-les moi, raconte-les moi, que je n'ignore plus l'univers. »

Mise en confiance, la jeune musicienne osa parler et, pour la première fois, le prince entendit une parole de vérité :

« Ô Prince, tes palais sont parmi les plus beaux du monde et tes jardins sont sublimes. Mais le monde est plein d'autres merveilles : des montagnes, des villes, des champs, des hommes d'autres couleurs, parlant d'autres langues, portant des vêtements étonnants. J'ai vu de telles merveilles, ou j'en ai simplement entendu parler. Votre royaume est magnifique, mais d'autres royaumes le sont aussi, d'une autre beauté. Il y a tant à découvrir au-delà de vos murs. »

Entendant cela, le prince fut pris du désir de sortir du palais. Pour la première fois, il vit ses murs comme une prison. Le monde ne s'arrêtait pas à ses palais et ses jardins. Il y vivait heureux mais d'un bonheur inconscient. Cette beauté luxueuse et futile lui sembla tout à coup insupportable.

Il envoya un message à son père, lui demandant d'organiser une visite de la ville. S'il devait être roi un jour, qu'il connaisse sa capitale.

Le roi ne pouvait que s'incliner. Son fils était resté enfermé si longtemps, et puis... n'était-ce

pas le signe que son fils s'intéressait à son royaume et à son futur rôle de roi ? Il se décida : qu'il connaisse ce qu'il devrait gouverner un jour.

Chapitre 8

Qu'est-ce que le déclin dû à la vieillesse ?
Un homme vieux, chargé d'ans,
Dont la durée de vie arrive à sa fin…[9]

(Nidânasûtra)

Mais si le roi était prêt à laisser sortir son fils, il n'était pas prêt à lui montrer tout son royaume. Il gardait en tête la prophétie. Il lui montrerait sa ville mais une ville de légendes pour que rien ne vienne troubler son esprit. Tout comme en ses palais, la laideur, la maladie, la mort seraient absentes. Les gens seraient gais, les rires fuseraient. Kapilavastu serait à l'image du château : parfaite et menteuse.

Des avis furent placardés partout, des hérauts crièrent dans toute la ville :

« Par ordre du roi, pour la visite du prince, les maisons doivent être décorées, les rues fleuries, les saletés ôtées. Que la ville soit resplendissante de couleurs. Que les jeunes sortent dans la rue, que les malades et les vieillards restent chez eux. »

Des soldats emmenèrent même ces derniers dans un quartier de la ville que le prince ne visiterait pas.

Le jour dit, au matin, le cheval préféré du prince, Kantaka, fut attelé par Channa, le cocher le plus fiable et... Siddhârta franchit les grilles de sa prison dorée.

Pour la première fois de sa vie, Siddhârta voyait Kapilavastu. Pour la première fois de leur vie, les habitants de Kapilavastu voyaient leur prince. De part et d'autre, l'émotion était grande. Les habitants avaient paré la ville de couleurs vives et joyeuses, ils acclamaient leur jeune prince et s'émerveillaient de sa beauté. Vraiment cet homme serait leur roi un jour. Ils étaient très fiers. Les cris de joie fusaient.

Le rêve continuait pour le prince : sa ville comme son palais scintillaient, les gens étaient heureux, les visages auréolés de vrais sourires.

Mais, au détour d'une rue, au milieu de la foule joyeuse, le prince aperçut un vieillard. Le dos courbé, la démarche chancelante, son visage respirait la tristesse. Cette vision sidéra Siddhârta.

« Channa, dis-moi, qui est cette personne ? Pourquoi ne se tient-elle pas droite ? Pourquoi ne danse-t-elle pas ? Et son visage ? Pourquoi est-il tout plissé, le teint gris, presque délavé ? Pourquoi cet homme ne ressemble-t-il pas aux autres ? »

« Mais, parce que cet homme est vieux, répondit simplement son cocher. »

« Vieux ? Mais que veux-tu dire ? Est-il ainsi depuis toujours? Ou comment l'est-il devenu ? »

« Mais tout le monde devient vieux, mon prince. Cet homme nous ressemblait avant, puis peu à peu, sa peau s'est ridée, son dos s'est voûté. C'est le poids des ans. Tous les hommes le ressentent. Aujourd'hui, je cours et ris, demain, je serai comme cet homme, triste, ayant du

mal à marcher. Vous aussi vous perdrez votre prestance et votre allégresse quand vous aurez l'âge de ce vieillard. »

Le prince était bouleversé par ces paroles. Il imaginait sa femme et son fils devenir vieux, perclus de douleurs, laids ; et son père le serait plus tôt encore. Il se vit, lui, vieux, le visage fripé, le pas chancelant, la vision trouble. La tristesse l'envahit. Pendant un long moment, il ne put plus parler.

Puis, il s'adressa à Channa :

« Éloignons-nous. Cette tristesse au milieu de tant de gaieté m'est insupportable. Je ne peux en voir plus. »

Son fidèle cocher obéit immédiatement et ramena le prince au palais.

À peine les portes du palais franchies, Siddhârta courut dans sa chambre et s'y enferma. Ce comportement inhabituel inquiéta tout le palais. Sa femme, ses serviteurs, ses artistes, tous essayèrent sans succès de le divertir. Pire, alors que le cuisinier avait préparé son plat favori, il n'y toucha pas, refusant même toute nourriture.

Il murmurait inlassablement un mot : « vieillesse, vieillesse, vieillesse... »

Chapitre 9

Quels que soient les objets des désirs humains
Où l'on trouve plaisir en ce monde-ci,
Je les possède tous en abondance.
Je te donnerai celui dont tu as envie[10].

(Chaddanta-jâtaka)

L'état de Siddhârta inquiéta beaucoup son père. Pour redonner de la joie à son fils, il proposa une deuxième sortie en ville. « Vraiment, mon fils a besoin de se divertir, il est resté trop longtemps cloîtré et il s'ennuie ».

Funeste décision pour le père ! Car, lors de cette deuxième sortie, le prince verrait un autre mal de l'humanité. Il avancerait ainsi dans la voie de son destin.

Cette visite fut préparée avec encore plus de soin que la première. Rien ne devait entacher la rencontre entre le prince et son peuple.

Et Channa attela Kantaka. Et Siddhârta franchit les hautes portes du palais.

La foule hurlait sa joie de revoir son prince. Mais dans cette foule en liesse Siddhârta ne vit qu'un homme : un malade, un homme jeune qui toussait, tremblait, les joues rouges, le teint pâle.

« Regarde, Channa, mais regarde ! Qui est cet homme ? Pourquoi ce teint rouge et blanc ? Pourquoi ces tremblements ? Pourquoi cette sueur qui coule de son visage alors qu'il ne court pas ? »

« Ce jeune homme est malade, ô prince. »

« Malade ? Que veux-tu dire ? »

« Cet homme tremble, il sue et il a les joues rouges parce qu'il a de la fièvre. »

« Mais pourquoi est-il malade ? »

« Et bien, nous les hommes sommes parfois malades, parce que nous n'avons pas supporté une nourriture ou parce que nous sommes trop fatigués ou encore parce que nous avons pris froid car nous ne portions pas assez de vêtements un jour de mousson. »

« Tu veux dire que n'importe quel homme peut tomber malade ? Même les plus heureux ? »

« Oui, Prince, être malade ne dépend pas de l'humeur ou de la richesse. Un jour, vous êtes en pleine forme et le lendemain vous vous réveillez tremblant de fièvre ».

Siddhârta fut bouleversé par ses paroles. Plus même encore que pour la vieillesse, car la vieillesse apparaissait comme un cheminement progressif alors que la maladie semblait pouvoir frapper à n'importe quel moment, sans raison.

« Et les hommes arrivent à être joyeux en sachant qu'ils peuvent tomber malades l'instant d'après ? »

Channa sourit mais ne répondit pas.

« Ramène-moi au palais, s'il te plaît. C'est plus que je ne peux en supporter. »

Pendant plusieurs jours, Siddhârta ne put même prononcer un mot. Il ne riait plus, ne mangeait plus, évitait sa femme et son fils. Il restait dans sa chambre ou dans le jardin, seul, à murmurer.

La situation paraissait si grave que le roi réunit son conseil. Les ministres préconisèrent que la prochaine sortie soit strictement encadrée : le char du prince serait entouré de ses musiciens préférés afin qu'il n'entende pas le bruit du monde. Les rues seraient décorées par les artistes du palais et non par les habitants. Il n'y aurait aucune fausse note, juste une barrière entre le prince et sa ville. En attendant, le roi prit une mauvaise décision : il accrut encore les plaisirs des cinq sens pour le prince, de jour comme de nuit.

Chapitre 10

Ce corps est comme une bulle d'écume sur l'eau.
À cause de sa fragilité,
Qui peut être heureux ?[11]

(Sûtra)

Mais Siddhârta était promis à sa destinée. Surélevé dans sa voiture, il pouvait voir ce que nul autre ne pouvait voir. Et, au loin, derrière la foule souriante et dansante, le prince aperçut un groupe d'hommes en pleurs, marchant lentement derrière une civière recouverte d'un grand drap blanc.

« Qu'est-ce, Channa ? demanda le prince. Pourquoi ces hommes ne dansent-ils pas avec la foule ? »

« C'est un cortège funèbre, mon Prince. »

« Un cortège funèbre ? Mais un cortège est joyeux normalement. Que veux-tu dire ? Explique-moi. »

« Un de leurs parents ou amis est mort. C'est ce mort qui est sous ce drap blanc. Ils l'emmènent vers le bûcher près de la rivière pour les rites funéraires. Ils pleurent parce qu'ils sont tristes : ils ne le verront plus jamais. Dans un instant, il brûlera et il ne restera plus de lui que des cendres. »

« Mort ? Tu m'as dit pour la maladie et la vieillesse que tout homme pouvait être touché, en est-il de même pour la mort ? Veux-tu dire que, tous, un jour, nous ne serons plus rien que des cendres et que tous nous aurons un jour à pleurer un être cher ? Se pourrait-il qu'un jour je perde pour toujours, sans espoir, ma femme ou mon fils adorés ? »

Alors doucement Channa lui expliqua le cycle de la vie : du nourrisson à l'enfant, de l'enfant à l'homme, de l'adulte au vieillard et à la mort. Il lui rappela qu'il avait été élevé par sa tante et non par sa mère, celle-ci étant morte quand il était tout jeune. Car la mort ne touche pas seulement les vieillards au terme de leur vie mais aussi les jeunes par maladie ou accident. Si certains hommes sont épargnés par la maladie ou la vieillesse, tous meurent.

Siddhârta était bouleversé. Il était en colère également : pourquoi danser, manger des nourritures exquises, se parer de bijoux, se vêtir de la soie la plus fine si tous finissaient sous un simple drap blanc, brûlant sur un bûcher ? Les hommes étaient-ils inconscients ? Étaient-ils oublieux de la mort prochaine ? Jouaient-ils pour oublier celle-ci ? Quelle vanité que la vie ! Se dépenser pour mourir.

Il demanda à Channa de le ramener au palais, il avait besoin de réfléchir.

Chapitre 11

L'enseignement du maître est très difficile,
Quitter son foyer et étudier la Voie,
Cela aussi est très difficile. […]
Aucun de tes parents et amis ne désirait que tu partes étudier la voie,
Ton père et ta mère pleuraient et se lamentaient,
Tristes et affligés,
Ils ne t'autorisèrent pas à quitter ton foyer pour étudier la Voie[12].

(Râstrapâla-Sûtra)

Cette fois-ci, son cocher ne lui obéit pas. Il l'emmena dans un jardin de délices, point d'orgues de la sortie prévue par le roi : des chanteurs, des danseurs, des fontaines, des mets fins. Siddhârta fut incapable de sourire. Il ne put parler non plus. Il pensait à ce que Channa lui avait appris.

Plus les invités essayaient de l'amuser, pire était l'état de Siddhârta. Ses yeux ne voyaient plus que des morts, des vieillards et des malades. La vacuité de la joie le transperçait de douleurs. Était-il le seul à le voir ? Eux qui dansaient, chantaient, buvaient autour de lui ne comprenaient-ils pas que tous ils souffriraient un jour ? Ne savaient-ils pas que la mort les anéantirait ? Tous, sans exception.

Un des plus proches ministres du roi vint le trouver :

« Mon Prince, vous êtes beau, jeune, vigoureux. Pourquoi ne-vous amusez-vous pas ? Il sera temps plus tard d'être sérieux et sévère. Laissez-vous émouvoir par la beauté de ces jeunes danseuses ! »

Siddhârta ne put plus se contenir.

« Que cette vie futile vous suffise à vous, peut-être. Mais dans ces jeunes beautés, je vois, moi, les futures vieillardes, au visage plissé, aux jambes incapables de se lever, aux sourires sans dents, à la bouche incapable de manger. Des vieillardes qui auront perdu ou vu souffrir beaucoup de ceux qu'elles aimaient, souffrant elles-mêmes de n'avoir pu les aider. Le futur nous interdit d'être heureux maintenant.

Je vous admire d'arriver à vous amuser en sachant les dangers qui vous guettent ! »

Devant l'humeur noire du prince, la fête était finie. Chacun s'en repartit tristement. Les ministres informèrent le roi de l'état de son fils, ce qui le désespéra. Le temps approchait-il où le prince ne voudrait plus être le futur monarque ?

Chapitre 12

C'est au plus noir des nuit
Que germent les aurores[13]

Roi Vi*k*ram *(attribué à)*

La tristesse du prince empirait. Plus rien ne l'égayait. Il se désespérait et désespérait tous ceux qui l'aimaient. La mélancolie l'entraînait progressivement dans le désespoir. Tout l'attristait. Il ne parlait plus, mangeait à peine, le sourire avait déserté son visage. Il voyait les danseuses non comme elles étaient aujourd'hui mais quand elles seraient vieilles. Il avait des visions des palais quand ils tomberaient en ruine. Le jardin ordonné n'était plus qu'une jungle future. Tout le dégoûtait.

Il alla trouver le roi : « Permettez-moi une fois encore de sortir du palais. »

Le roi accepta. Il fallait que son fils retrouve la joie de vivre. Ses ministres furent chargés de le surveiller étroitement.

Siddhârta sella lui-même son cheval. Il partit à l'aventure, cherchant le réconfort dans de beaux paysages. Il n'écoutait pas les conversations de ses gardiens. Ceux-ci finirent par s'éloigner pour discuter librement. Le prince alla jusqu'à une ferme, admirant un homme qui labourait son champ avec ses bœufs. Pour la première fois depuis longtemps, il ressentit une paix intérieure : les sillons droits, les prés verts, l'harmonie de la nature. Mais sa douleur revint peu à peu alors qu'il regardait attentivement le fruit du travail de l'homme. De multiples petits vers et insectes étaient coupés par le soc de la charrue. La mort suivait le travail du paysan. Il vit aussi les oiseaux qui profitaient de ce labour pour se précipiter sur les petits animaux tués. D'autres, plus petits, volaient avec inquiétude à cause des rapaces qui planaient au-dessus d'eux.

C'étaient aussi les bœufs, qui suaient abondamment, fatigués par leur dur travail. Ils saignaient sous les coups de fouet du fermier qui les exhortait à avancer sans répit. Le fermier aussi, avec sa peau brûlée, ses mains douloureuses, n'était pas plus heureux que ses bêtes.

Le prince y vit un cercle vicieux, chacun croyant travailler à être heureux alors qu'ils se tuaient les uns les autres. Ils se faisaient mal. Le monde était décidément horrible. Il plaignait ces hommes et ces animaux. Il était plein de compassion pour cette vie de misère.

Il s'assit à l'ombre d'un arbre majestueux, un jambosier, pour réfléchir. Plus il contemplait la nature, plus il était calme, plus son esprit était clair. Il ressentit progressivement une paix comme il n'en avait jamais connu.

Le corps et l'esprit en repos, il se mit à penser :

« Toutes les créatures cherchent le bonheur. Mais ils se trompent sur la manière de l'obtenir. Ils sont aveugles. Et leur aveuglement les amène à la misère et au désespoir. Ils ne gagnent

que la peur, la faim, la vieillesse et la mort. »

Se concentrant encore, il lui apparut clairement que les petits plaisirs n'avaient plus d'intérêt pour lui. Tout ce qui ne durait pas, tout ce qui était passager devait être délaissé.

« Je dois trouver ce qui permet un bonheur durable. Et pas seulement pour moi, pour tous les êtres vivants. Je dois découvrir ce qui permet de quitter la souffrance. »

C'était sa première méditation, une méditation emplie de compassion, d'amour pour tous les êtres, hommes ou animaux. En paix, il ouvrit les yeux. Il vit un homme devant lui. S'il était vêtu comme un mendiant, ses yeux étaient emplis de joie.

« Qui êtes-vous ? lui demanda le prince. »

« Un homme qui avait peur puis qui a quitté sa maison et la compagnie des hommes pour vivre dans la nature, en paix. »

À peine avait-il dit ces mots qu'il disparut, comme par enchantement. Après avoir découvert les trois principaux aspects de la douleur humaine (la vieillesse, la maladie et la mort), il découvrait la sérénité de celui qui a renoncé à tout : l'ascète.

Le prince rayonnait de joie, il avait trouvé, enfin. Lui aussi allait partir, quitter sa maison, sa femme, son fils pour trouver le chemin du bonheur. Il serait libre comme le vent.

Il repartit pour le palais. Sa décision était prise.

L'Ascète
-
Le Chemin

Chapitre 13

Ne regarde pas de loin
Ne regarde pas de près
Ce n'est pas par l'hostilité
Que l'hostilité est apaisée[14]

(Vinayapitaka des Theravâdin)

Dès son retour, il alla voir son père :

« J'ai compris quelle était ma voie. Je vous demande la permission de partir, seul, sans moyens afin de découvrir comment je peux mettre un terme à la souffrance. »

Voilà, c'était l'instant que le roi redoutait depuis la naissance de son fils. Cependant les mots lui provoquèrent un grand choc. Après un instant, il lui répondit:

« Tu es trop jeune, mon fils, pour suivre la voie de la sainteté. Il vaut mieux que tu restes ici et gouvernes avec moi. Ta place est à mes côtés. Tu dois d'abord servir nos sujets. »

« Père, je resterai si vous êtes en mesure de me faire quatre promesses : je ne tomberai jamais malade, je ne vieillirai pas, je ne mourrai pas, je ne serai jamais malheureux. Si vous ne pouvez me faire ces promesses, je m'en irai. »

Le roi était scandalisé par ces paroles. Il se mit en colère :

« Tes paroles sont celles d'un fou, mon fils. Tu dois revenir à la raison. Je t'empêcherai de faire n'importe quoi. »

Mais Siddhârta résista.

« Je veux découvrir le moyen de mettre fin à la souffrance. M'enfermer ne servira à rien. »

La résolution du prince ne fit pas changer d'avis son père. Il appela ses gardes :

« Surveillez étroitement mon fils. Il ne doit pas sortir du palais. Que des soldats entourent les murailles. »

Sur ces paroles, il sortit de la pièce, empli de crainte et de colère sans un regard pour son fils qu'il ne comprenait pas.

Chapitre 14

Oppression est la vie à la maison,
Ce chemin poussiéreux
En plein air vit l'ascète errant[15].

(Majjhimanikâya)

Siddhârta retourna dans son propre palais. Sa beauté ne le touchait plus : ni les somptueuses tentures, ni les servantes magnifiques, ni la douce musique. Il était détaché de tout ce qu'il voyait. Il n'avait qu'une pensée en tête : partir.

Un phénomène étrange se passa cette nuit-là. Tous, serviteurs, gardes, courtisans, s'endormirent. Sa femme elle-même avec son fils dans les bras partit tôt dans le royaume des rêves.

« Qu'ils dorment, songea Siddhârta. Moi, je pars. Et pour cela, j'ai besoin d'avoir l'esprit clair. »

Une dernière fois, il voulut prendre son fils dans ses bras. Mais, en les voyant étroitement enlacés, il comprit qu'il ne pourrait toucher son fils sans les réveiller. Et alors, comment pourrait-il partir ? S'il était facile de laisser les décors somptueux et la délicieuse nourriture, il était plus difficile de quitter ceux qu'il aimait.

Sans un bruit, il marcha jusqu'à la fenêtre la plus proche des deux êtres qu'il chérissait le plus, il l'entrouvrit puis se laissa glisser jusqu'au sol. Toujours discrètement, il alla trouver Channa pour qu'il selle Kanataka.

Si son cocher fut surpris d'une telle demande au milieu de la nuit, il fit immédiatement ce que lui ordonnait son prince.

Siddhârta murmura à l'oreille de son fidèle destrier :

« Tout doux, mon vieil ami, nous devons sortir sans un bruit. Personne ne doit savoir que nous partons. »

Et là, autre miracle, alors qu'ils arrivaient au portail, celui-ci s'ouvrit en grand sans intervention humaine. Ils purent aller dans la ville sans rencontrer personne. L'univers veillait sur le projet de Siddhârta.

Arrivés au faubourg de la capitale, le prince fit un vœu :

« Je ne reviendrai pas ici tant que je n'aurai pas trouvé le moyen de mettre fin à toute souffrance. »

Ils chevauchèrent toute la nuit. Au petit matin, ils atteignirent une forêt connue pour abriter de nombreux ermites, des hommes qui vivaient en solitaires. Siddhârta parla pour la première fois depuis qu'il était sorti du palais :

« Channa, c'est ici que nos chemins se séparent. Retourne au palais avec mon cheval, moi je continue mon voyage. »

Channa essaya de protester, désemparé, inquiet pour le prince. Il avait peur aussi pour lui-même : qu'allait dire le roi ?

Ses yeux s'emplirent de larmes, il n'arrivait pas à parler, trop ému.

« Ne crains rien, mon ami. Tiens, prends mes bijoux. Désormais, ils me sont inutiles. Va voir mon père, dis-lui que je ne suis pas fâché, que je l'aime. C'est parce que je l'aime tant qu'il me faut partir. Mes proches me reverront si je trouve le moyen de vaincre la souffrance. Sinon, autant se séparer maintenant, la mort le fera tôt ou tard. »

Channa comprit qu'il ne pourrait faire changer d'avis Siddhârta. Il prit Kanataka par la bride et s'en retourna lentement. Il ne pouvait s'empêcher de se retourner sans cesse, dans l'espoir que son prince aurait changé d'avis. Sa mission l'accablait : annoncer à tous que Siddhârta avait abandonné la vie princière.

Chapitre 15

Son temple a pour toiture les nuages
Et pour piliers les montagnes.
Il est libre comme le vent
Et parcourt la terre sans entrave,
Effaçant ses traces
Dans les vallées profondes[16].

(P. Fauliot)

Loin dans la forêt, au milieu de nulle part, Siddhârta se répétait : « je ne suis plus prince ». Il vit clairement qu'il devait abandonner les signes qui le désignaient comme tel. Il marcha vers un jasmin à grandes fleurs, il prit un couteau et coupa sa longue chevelure. Il la posa en offrandes au pied de l'arbuste. Mais il lui restait ses riches vêtements. Il croisa un chasseur :

« Ami, mes vêtements ne sont plus utiles à ma nouvelle vie, accepte que nous fassions l'échange. »

L'homme fut ravi : il pourrait vendre un bon prix la soie si fine et la ceinture tissée de fils d'or. Il pourrait en tirer plus de cent barres d'argent.

Vêtu comme un homme du peuple, Siddhârta commença sa nouvelle vie, mendiant sa nourriture. Jamais il n'eut faim. Tous, aussi pauvres soient-ils, étaient heureux de lui donner, qui un quignon de pain, qui un fruit, émerveillés par la lumière qui émanait de lui.

Il cherchait un maître pour lui enseigner la vérité. Il suivit de nombreux enseignements mais s'il apprenait beaucoup, il était insatisfait. C'étaient des savoirs, non le chemin de la sagesse. Dès qu'il entendait parler d'un sage remarquable, il partait à sa rencontre, avide d'apprendre. Il n'hésita pas à aller très loin.

Ainsi, il marcha jusqu'au royaume de Magadha. Le roi Bimbisâra était un chercheur de sagesse. Dans sa jeunesse, il avait formulé cinq désirs : succéder à son père sur le trône, rencontrer un sage, un Bouddha, lorsqu'il serait roi, voir en personne un Bouddha, l'approcher et lui faire des offrandes, avoir des pensées de joie et entendre la bonne Loi, savoir reconnaître la Bonne loi dès son écoute.

Dès qu'il entendit parler de ce mendiant, le roi sut que ce n'était pas un ascète ordinaire. Il sentit dans son cœur que ce devait être la réalisation de quatre de ses désirs. Il n'attendit pas que Siddhârta atteigne sa capitale, Rajagrha. Il partit à sa rencontre d'abord à dos d'éléphant, puis à pied pour gravir la montagne jusqu'au saint.

Il vit un mendiant qui quêtait avec des feuilles de nénuphars, n'ayant pas même un bol à aumônes. Ils discutèrent longuement. Une fois, deux fois, le roi revint souvent pour l'entendre. Ébloui, il finit par lui demander de devenir son conseiller et de l'aider à gouverner.

Une nouvelle fois, le pouvoir temporel était offert à Siddhârta, une nouvelle fois il le refusa.

« Le pouvoir et l'argent ne m'intéressent pas, Sire. Votre proposition est très généreuse mais je ne cherche qu'à avancer sur le chemin de la sagesse. Ne m'en veuillez pas, cette offre m'a déjà

été faite dans le passé et ma réponse avait été la même. Je ne cherche pas à régner. Si je suis venu dans votre royaume, c'est que j'ai entendu dire que de nombreux sages y habitaient. Ils pourraient être mes maîtres et m'aider à progresser. »

Le roi s'inclina profondément devant le mendiant :

« Suivez votre chemin, vous serez toujours le bienvenu ici. Si vous changez d'avis, un trône vous attend. Si vous trouvez votre réponse, vous serez accueilli de même et nous serons tous heureux que vous nous montriez la voie. »

Après l'avoir chaleureusement remercié, Siddhârta reprit la route.

Chapitre 16

Chez moi n'entrent plus les poussières du monde,
Plus rien n'encombre mes pièces vides.
Ayant trop longtemps vécu en cage,
J'ai pu enfin revenir à ma nature véritable[17].

(Tao-Yuanming)

Siddhârta finit par trouver la forêt où habitaient les sages dont il avait entendu vanter l'enseignement.

Il écouta Arada, puis Udraka. Il apprit très vite tout ce qu'ils avaient à lui apprendre. Il était toujours insatisfait. Il comprit enfin :

« C'est en moi que je dois trouver ce qui permettra de mettre fin à toute souffrance. L'enseignement ne me viendra pas de l'extérieur. »

Il marcha, marcha, longuement, loin, très loin, jusqu'au mont Tête d'Éléphant. Un jour, il atteignit la rivière Nairanagana, près de la ville sainte de Gayâ. Dans la forêt qui bordait le village d'Uruvilvâ, il fit la connaissance de cinq hommes. Ils vivaient en ascètes : mangeant peu, vivant en plein air, restant assis de longues heures sans bouger.

Interloqué, il les interrogea : « Pourquoi vous infliger de telles souffrances ? »

« Les hommes croient que le plaisir leur permet d'éviter les souffrances, et ils souffrent quand même. Nous apprenons à contrôler la souffrance pour ne plus la ressentir. »

« Se pourrait-il que ce soit la solution ? se demanda Siddhârta. J'ai vécu dans le plaisir de longues années, dormant dans des lits moelleux aux draps de soie, mangeant les plats les plus fins. J'ai déjà quitté tout cela mais peut-être ne suis-je pas allé assez loin. Renoncer n'était pas assez, il faut affronter la souffrance. »

« M'accepteriez-vous parmi vous ? leur demanda-t-il humblement. »

À partir ce jour, l'année de ses vingt-neuf ans, il se soumit à leur dure discipline. Les exercices le faisaient souffrir sans cesse : assis de longues heures au même endroit sans bouger un muscle. Son dos, ses jambes, tout était douloureux. Ni le soleil brûlant, ni la violente pluie de mousson, ni les vents glacés de l'hiver n'étaient une excuse pour ne pas être assis, là.

Il mangeait juste ce qui était nécessaire pour ne pas mourir. Il se disait :

« Je dois persévérer, aller jusqu'au bout pour vaincre la souffrance. »

Ses compagnons n'en revenaient pas. Il avait commencé après eux mais allait beaucoup plus loin. Ils se disaient :

« Si quelqu'un réussit, ce sera lui. Restons à ses côtés pour qu'il nous apprenne lorsqu'il aura vaincu la souffrance. »

Pendant six années, Siddhârta persévéra, réduisant toujours plus sa quantité de nourriture et son temps de sommeil. Il n'avait plus que la peau sur les os. Il était d'une maigreur effrayante.

Il restait assis parfois si longtemps qu'il se couvrait de poussière. Il devenait difficile de le distinguer de la végétation qui l'entourait.

Il allait avoir trente-cinq ans quand il s'interrogea :

« Ai-je progressé depuis que j'ai quitté le Palais ? J'ai perdu des années de ma vie dans le luxe inutile. Mais j'en ai tout autant perdu en soumettant mon corps à des tortures sans raison. »

Puis il se rappela un instant merveilleux de sa vie, celui où assis contre un arbre, un calme profond l'avait envahi alors qu'il réfléchissait au cadavre qu'il venait de voir.

« Il me faut trouver une voie qui ne soit ni celle du plaisir ni celle de la souffrance : un chemin entre ces deux excès. Méditons encore pour voir clairement ce que cela peut être. »

Il alla vers la rivière et fut effrayé quand il vit son reflet :

« Comment ai-je pu mépriser mon corps à ce point ? Je suis sale, épuisé, affaibli. Mes os sont tous visibles. Comment pourrai-je méditer alors que je n'ai plus de force ? »

Avec difficulté, il rampa jusqu'à l'eau pour se nettoyer. Il faillit se noyer en se baignant mais les lotus veillaient et le portèrent jusqu'au rivage. Alors, il choisit de se reposer.

Chapitre 17

De la vie et de la mort, qu'ai-je vraiment compris ?
Au-delà du Ciel et de l'Enfer,
Je me tiens dans la lumière naissante de la lune,
Libre des nuages de l'attachement[18].

(Uesugi Kenshin)

Il ferma les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il vit un bol posé à ses pieds. Une jeune femme, Sujâtâ, l'y avait déposé. Elle vivait avec son mari près de la forêt. Leur premier enfant venait juste de naître. Pour remercier les dieux, elle avait préparé un délicieux dessert. Elle était venue le déposer en offrande aux divinités de la forêt. Voyant Siddhârta, si beau et si maigre, elle avait pensé qu'il était l'esprit d'un arbre.

Ému, Siddhârta prit le bol et but lentement, en silence, un sourire illuminant ses lèvres. Plus il buvait, plus son corps devenait lumineux. La jeune bergère était éblouie.

Il la remercia simplement :

« Vous me preniez pour un dieu, je ne suis qu'un homme. Vous m'avez redonné des forces, à moi qui n'étais plus qu'un souffle, pas même un esprit. Pour cela, vous serez honorée. Merci. »

Ses compagnons, eux, étaient déçus. Non seulement Siddhârta avait pris soin de son corps, s'était baigné, mais il mangeait et parlait avec une femme ! Ils étaient désappointés, en colère même.

« Siddhârta n'est pas le saint homme que nous pensions. Quittons-le immédiatement ! »

Ils s'en allèrent pour ne pas être troublés dans leurs exercices ; pour eux, Siddhârta n'était plus intéressé par la vérité.

Mais ils se trompaient. Réchauffé par son repas, réconforté par la gentillesse de cette femme, il reprit sa méditation. Il était prêt à découvrir ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Il se leva et traversa la rivière pour s'asseoir sous un arbre, un figuier des pagodes devenu mythique, celui que l'histoire connaît comme l'Arbre de l'Illumination.

Chapitre 18

J'ai jeté cette chose misérable
Qu'on appelle « moi »
Et je suis devenu
Le vaste Univers[19].

(Musô Soseki)

Le moment tant attendu était venu. Il marcha tranquillement vers cet arbre. Plus il s'en approchait, plus l'air devenait serein. Comme Siddhârta se préparait à l'Illumination, le monde attendait qu'il lui dévoile le chemin.

Un homme passa près de lui, portant de l'herbe qu'il venait de faucher pour ses bêtes. Il s'appelait Auspicieux. Siddhârta lui en demanda un peu, pour s'en faire un siège confortable et odorant. Le paysan lui répondit simplement :

« Prends-en autant que tu veux, je n'en suis pas avare. »

Il les tassa et s'assit sur ce trône naturel. Les branches du figuier se plièrent d'elles-mêmes pour lui apporter une ombre protectrice.

Il croisa ses jambes dans la position du lotus, laissa sa main droite reposer dans sa main gauche, la paume en l'air et prit la résolution de méditer jusqu'à ce qu'il trouve. Son corps était bien droit, son esprit correct, sa pensée fixée sur ce qui se trouvait devant lui. Le soir tombait.

C'était le jour de la pleine lune du quatrième mois, près du village d'Uruvilvâ.

La nature se réjouissait. Le vent se faisait doux, les oiseaux gazouillaient, les tigres ne chassaient plus. Toute la nature ? Presque. Car un esprit mauvais, lui, n'était pas heureux du tout ; il aimait la guerre, la souffrance. Si Siddhârta trouvait ce qu'il cherchait, lui perdrait de son pouvoir. Cette force maléfique s'appelait Mâra. Il donnait aux hommes l'envie de tuer, de posséder à tout prix, de jalouser. Il instillait le poison de la discorde dans le cœur des hommes.

Quand Mâra vit Siddhârta sur le point d'aboutir, il ressentit une grande colère. Il appela ses enfants à l'aide, provoquant un grand séisme :

« Si Siddhârta trouve comment vaincre la souffrance, notre pouvoir sera anéanti. Il faut perturber sa méditation. Il faut l'empêcher de trouver la paix de l'esprit. Troublez-le ! »

Mâra et ses aides provoquèrent un orage et conduisirent la foudre jusqu'à Siddhârta. Le vent se déchaîna pour qu'il ne puisse rester assis. Des odeurs putrides l'environnèrent. Autour de lui, la nature était dévastée.

Mais rien ne parvint à troubler Siddhârta. Il continuait à méditer.

Alors les démons essayèrent de troubler son esprit et de blesser son corps. Ils hurlèrent, lui envoyèrent des flèches empoisonnées. En vain : ses oreilles étaient sourdes aux hurlements et les flèches se brisaient avant de le toucher.

Mais rien ne le perturbait. Il continuait à méditer.

Mâra choisit une autre tactique : plutôt que de lui faire peur, pourquoi ne pas essayer de le tenter ? Les horribles apparitions devinrent immédiatement de sublimes créatures. Des femmes dansèrent autour de lui, des images de sa femme et de son fils lui apparurent, des parfums envoûtants furent diffusés.

Mais Siddhârta continuait à méditer.

Mâra n'acceptait pas d'être vaincu. Il renvoya ses fils et ses filles. Il marcha vers Siddhârta et se moqua de lui :

« Alors ? Vous vous prenez pour un saint ? Là où tant d'autres ont échoué, vous pensez réussir ? Qu'avez-vous fait pour mériter de réussir ? Vous vous êtes vautré dans le luxe et la paresse toute votre jeunesse, vous êtes devenu un mendiant crasseux et répugnant pendant six ans. Et vous croyez que là, hop, parce que vous le voulez, vous allez atteindre la sagesse ? Mais cela se mérite de devenir sage ! »

Le mépris et la moquerie n'eurent pas d'effet sur Siddhârta. Tranquillement, il continua à méditer, en paix. Simplement, il tendit une main et toucha la terre. Elle était son témoin : il avait agi avec sincérité, il avait aimé, il avait été généreux.

Marâ tenta une dernière tactique : il flatta Siddhârta pour que cet homme ne lui fasse pas perdre son pouvoir sur les autres hommes :

« Tu as gagné. Tu peux entrer dans le Nirvâna et devenir un dieu. Quitte ce monde et va dans le royaume des sages éclairés. »

La tentation fut grande. Mais Siddhârta n'oublia pas qu'il devait trouver la lumière pour éclairer les autres hommes. Il poursuivit sa méditation.

Mâra sut qu'il était vaincu. Il partit dans une grande fumée noire. Trois de ses filles demandèrent pardon à Siddhârta pour avoir essayé de le détourner de sa médiation. L'orage cessa, les nuages se dissipèrent. Dans le ciel, il ne resta que la pleine lune qui brillait de tous ses feux. L'herbe et les fleurs se couvrirent de rosée, permettant à leurs parfums d'embaumer l'atmosphère.

Le moment était venu.

Chapitre 19

Tous les êtres ne sont
Que des gouttes d'eau
De l'océan originel[20].

(Kuoan Shiyuan)

Siddhârta poursuivit sa méditation. Il avait l'esprit calme et le corps en repos. Il avançait par le recueillement jusqu'au cœur de toute chose. Il vit le grand et il vit le petit.

Il contempla les étoiles, et les planètes, et les météores. Il navigua de l'une à l'autre, et comprit que tout n'était que grains de poussières, reliés les uns aux autres. Le ciel était en perpétuel mouvement, ses objets croissaient, décroissaient puis grandissaient encore. Rien n'était indépendant, rien ne vivait sans être en lien avec d'autres choses. Un événement était dû à une cause et entraînait un effet.

Sa vie même était un effet. Lui, Prince Siddhârta, était l'effet d'autres vies qu'il avait vécues avant. Ses vies, il les avait oubliées mais elles étaient en lui. Elles avaient été innombrables. Elles étaient la cause de ce qu'il était, lui, aujourd'hui. Il était né pour cet instant où il comprendrait ce qu'il était, porteur d'un message aux autres hommes. Les hommes meurent, puis naissent, puis meurent. C'est un mouvement perpétuel, sans début, ni fin. La mort n'était rien. À la mort, le désir de vivre d'un être se met en quête d'un nouveau corps. Quand un homme meurt, un autre naît. La vie et la mort sont une roue qui tourne sans cesse. Elle n'arrête jamais de tourner. Tout naît, tout croît, tout se transforme, tout dépérit, tout meurt, tout disparaît : tout est impermanent.

Cheminant dans ses autres vies, il vit qu'il n'avait cessé de se faire du mal. Il avait été père, fils, amant, mari. Il avait été l'ami et l'ennemi. Son rôle n'avait jamais été figé. Il avait été pauvre et riche, il avait été aimable ou méchant. Il avait eu tous ces rôles, parce qu'il avait oublié ses vies antérieures. Il avait porté des milliers de masques. Il avait transmigré sans fin d'une vie à une autre. Il avait été tour à tour homme, dieu, animal.

Mais toujours, comme les autres hommes, il avait cherché le plaisir. Il ne l'avait jamais obtenu. La souffrance du monde était là. La quête perpétuelle de désirs entraînait la douleur de ne pas les obtenir. Quand un désir est gagné, il est tout de suite remplacé par un autre. La vie n'est qu'une succession de frustrations. C'est une roue perpétuelle, comme la vie et la mort. Il était toujours revenu sur terre affamé et damné de ses soifs antérieures. Ses vies passées le condamnaient à renaître sous une autre forme.

La roue du plaisir peut être mortelle. Elle crée de la souffrance pour celui qui désire. Mais elle amène aussi des hommes à tuer, voler ou mentir pour avoir ce qu'ils désirent. Leur cœur ne ressent plus d'amour pour les autres hommes. Ils haïssent, ils jalousent. Ils ne sont plus en paix ni avec eux-mêmes ni avec les autres.

Alors il vit comment mettre fin à toute souffrance. Il fallait rompre la roue du désir. S'il ne cherchait plus le plaisir, il ne souffrirait plus. Il devait être détaché des désirs humains. S'il ne désirait plus, il ne souffrirait plus et ne ferait plus souffrir les autres. L'égoïsme serait vaincu. La haine serait abattue. Il s'aimerait et aimerait les autres.

Il n'avait plus de doute. C'était la solution. L'univers lui apparaissait en pleine lumière. Il était lui-même nimbé de lumière. Il s'était réveillé. Il était éveillé. Il était l'Éveillé. Il était le Bouddha.

Il avait vu et ne pourrait plus ne pas voir. Il sortit doucement de sa méditation. Un sourire tranquille flottait sur les lèvres. Le soleil se levait. La lumière envahissait le monde. La nuit avait été féconde.

Chapitre 20

Puissé-je être le protecteur des égarés,
Le guide de ceux qui cheminent,
Et pour ceux qui aspirent à l'autre rive,
Être une barque, un pont, un gué[21].

(Shantidéva)

Le Bouddha était heureux. Il avait vu, il savait. Mais d'autres hommes souffraient. Il devait transmettre ce qu'il avait compris. Il ne lui suffisait pas d'être serein. Tous les hommes pouvaient l'être aussi. Ils l'ignoraient encore.

Mais la nature, elle, savait. Jamais la lumière n'avait été aussi douce, jamais les fleurs n'avaient été aussi belles. Les herbes embaumaient l'atmosphère d'une subtile fragrance. Les animaux eux-mêmes avaient renoncé pour un moment à se chasser les uns les autres.

Pendant sept jours, le Bouddha resta près de l'Arbre. Il était paisible. La souffrance ne lui gâchait plus l'existence. Il savourait chaque instant. Transmettre à d'autres hommes, n'était-ce pas risquer de souffrir à nouveau ? Seul, il était heureux. Il pensa à ne plus quitter cet endroit merveilleux.

Les esprits des végétaux ne pouvaient accepter que le Bouddha en reste là. Il fallait le ramener au monde. Deux marchands passaient non loin de la clairière. Ils se nommaient Trapusa et Bhallika. Dans une précédente vie, ces deux frères avaient été amis avec l'esprit de l'Arbre de l'Illumination. Celui-ci leur parla :

« Un Éveillé est assis dans la clairière, tout près. Il n'a pas mangé depuis sept jours. Vous devriez lui apporter du miel et de la farine de grains grillés. »

Tout joyeux, ils firent immédiatement ce que leur demandait l'Esprit. À la vue du Bouddha, leur cœur tressaillit de joie. Ils lui offrirent de la nourriture avec un grand respect. Le bouddha hésita un instant à la prendre, n'ayant rien pour la recueillir. Les esprits veillaient et le dotèrent immédiatement d'un bol. Alors il accepta l'offrande, sa première depuis qu'il était le Bienheureux.

Il mangea tranquillement le miel et la farine de grains grillés. Puis il reprit sa concentration durant sept jours.

Alors une voix résonna en lui :

« Ne nous abandonnez pas ! Ne nous laissez pas souffrir ! Nous sommes si nombreux même avant votre naissance à avoir prié pour que vous nous appreniez. »

Il pensait en réponse :

« Qui pourra suivre cet enseignement ? Qui aura la patience pendant des semaines, des mois, des années ? Qui aura la confiance nécessaire pour écouter ? Qui saura entendre dans son cœur ? »

Mais la voix insistait. Elle revenait à la charge :

« Vous avez vu le mouvement des étoiles. Vous avez vu la roue de la vie. Il était prévu que vous veniez pour les hommes. Nous vous attendions. Nous vous espérions. Nous vous prions de nous enseigner. Ne nous laissez pas dans l'obscurité. Ne nous abandonnez pas dans la souffrance. Sinon, votre Illumination n'aura servi à rien. À votre naissance, il était dit que vous seriez le prince d'un royaume ou des hommes. Vous ne pouvez pas n'être que le prince de vous-même. »

Le dieu Brahma lui-même intervint :

« Il est des hommes dont les souillures sont peu importantes et qui peuvent être instruits. Certains ne sont que des graines, ils ne sont pas prêts à germer. Mais d'autres ont déjà germé et ne demandent qu'à s'ouvrir. »

Le Bouddha se souvint. Il était parti de son palais parce qu'il souffrait pour les autres. Il craignait la mort de son père, la vieillesse de sa femme, la maladie de son fils. Il n'était pas parti pour fuir mais pour trouver.

Il répondit à la voix intérieure :

« J'enseignerai. J'enseignerai tout ce que je peux, patiemment. Mais le Bouddha ne peut pas tout. Certains qui sont plein de désirs de haine et d'erreurs ne peuvent pénétrer dans la Voie. Je ne peux aider que ceux qui souhaitent être aidés. Je serai comme un médecin pour ceux qui veulent guérir leur âme. Mais ceux qui veulent rester malades, je ne peux rien pour eux. Je peux montrer le chemin, non faire le chemin pour eux. »

Mais comment savoir qui aspirerait à être instruit ?

Le Bhagavant (« le Bienheureux ») restait près de son arbre sacré sept jours de plus. Puis lui revinrent en mémoire ses maîtres Arada et Udraka. Mais il apprit qu'ils étaient morts. Il pensa aussi à ses cinq compagnons qui s'exerçaient avec lui à maîtriser la souffrance. Eux voulaient savoir. Puisqu'il avait trouvé la Voie, il pouvait leur montrer.

Alors le Bienheureux quitta la clairière qu'il aimait tant. Il prit le chemin du Parc aux daims, sûr d'y trouver des chercheurs de vérité.

L’Éveillé
-
La Voie

Chapitre 21

Souhaitant rendre la vue à des aveugles,
Le Bouddha a généreusement laissé
Des paroles s'échapper de sa bouche dorée[22].

(Daiô Kokushi)

La route était longue jusqu'à Vârânasî. Elle fut encore plus longue. La lumière qui émanait de Bouddha attirait les hommes. Lorsqu'il traversait un village, beaucoup le suivaient. Il consolait les cœurs lourds. Il savait trouver les mots qui soulageaient les peines. Le Prince avait été beau, le Bienheureux était lumineux. Tous le ressentaient, jeunes, vieux, riches, pauvres. Ils venaient de toutes les castes, sans distinction. Il était un phare pour les affamés de paix. Il irradiait l'amour qu'il ressentait pour tous les hommes.

Après des jours et des jours de marche, il arriva au Parc aux daims. Le voyant approcher, les cinq hommes furent mécontents. Siddhârta les avait tellement déçus ! Mais plus il approchait, plus ils sentaient que ce n'était plus le même Siddhârta.

Instinctivement, ils se levèrent l'un après l'autre lorsqu'il fut près d'eux. Ils le traitèrent comme un sage : ils lui avancèrent un siège de mousse, le débarrassèrent de son manteau, lui apportèrent à boire respectueusement. Ils lui donnèrent de l'eau pour qu'il puisse se laver les pieds. Ceux-ci étaient couverts de poussière après une si longue marche. Ils mirent quelques minutes à oser parler :

« Bienvenue, ô Siddhârta, quel honneur d'avoir ta visite ! »

Il les remercia. Puis il dit :

« Je ne suis plus Siddhârta. Je suis un autre. Je suis l'Éveillé. Mon nom est Bouddha. »

Les moines étaient émerveillés.

« Enseigne-nous ! »

Ils rêvaient de savoir ce qu'ils cherchaient depuis si longtemps.

C'est ainsi que le Bhagavant commença à transmettre. L'histoire a donné le nom de l'Ébranlement de la Roue du Dharma à cette première leçon.

« Les saintes vérités sont au nombre de quatre.

La première noble vérité est la Vérité de la douleur. La souffrance fait partie de la vie : de la naissance à la mort, les hommes cherchent le plaisir et trouvent la souffrance. Même quand ils ont un plaisir, ils s'ennuient vite et acquièrent la souffrance.

La deuxième noble vérité est la Vérité de la cause de la douleur. En cherchant absolument le plaisir, nous causons de la souffrance. Nous sommes la cause de notre souffrance.

La troisième noble vérité est la Vérité de la fin de la douleur. Si nous ne cherchons plus le plaisir, la souffrance meurt avec sa cause. Sans le désir du plaisir, nous gagnons la paix.

La quatrième noble vérité est la Vérité de la Voie. Si nous ne faisons plus de mal, si notre esprit cherche la sagesse, alors nous sommes heureux. »

La joie illumina le cœur des moines. La lumière qui émanait du Bienheureux les toucha. Ils étaient heureux comme ils ne l'avaient jamais été. Ils furent les premiers moines du bouddhisme.

Ce jour-là, il leur enseigna la Voie du milieu, la Sainte Voie des huit corrections : l'opinion correcte, l'interprétation correcte, la parole correcte, l'activité correcte, les moyens d'existence corrects, l'effort correct, l'attention correcte, la concentration mentale correcte.

Les cinq répétaient avidement :

« Montre-nous le chemin, ô Bouddha. Dis-nous la Voie. »

Les moines n'étaient pas les seuls à se réjouir. Les esprits de la terre répétaient les paroles du Bouddha. Elles se répandaient vite. La nature bruissait de son enseignement. Il passait par les plantes, par les oiseaux, par le vent. La Roue de la Loi suprême était mise en mouvement.

« Le Bouddha enseigne ! Voici ses paroles ! »

Chapitre 22

Ne demeurez pas dans le passé,
Ne songez pas au futur ;
Le passé s'est évanoui,
Le futur n'est pas encore advenu.
Contemplez ici et maintenant le don du présent[23].

(Sûtra)

Le Bhagavant savait trouver les mots. Aux enfants, il racontait des histoires. Aux lettrés, il donnait des explications. Pour d'autres, il suffisait qu'il s'approche d'eux pour que sa lumière les transperce.

Surtout, il vivait ce qu'il enseignait. Son exemple était la plus belle école. Il semait autour de lui l'amour et la paix. Il était l'amour et la paix.

Ses disciples furent vite très nombreux. Ceux qui avaient un problème l'interrogeaient. Il était l'Éveillé. Ceux qui souffraient lui demandaient du réconfort. Il était le Bienheureux. Il apparaissait comme un dieu qui avait toutes les réponses. Certains crurent qu'il pouvait tout faire. Sa simple vue apaisait.

Une femme qui avait perdu son enfant vint le trouver. Elle était inconsolable. Elle n'acceptait pas la mort de son fils. Elle déposa doucement l'enfant sur les genoux du Bhagavant, comme pour ne pas le réveiller. Elle lui intima :

« Ramène-le à la vie ! Rends-moi mon enfant ! »

Devant une telle souffrance, le Bouddha ressentit une immense compassion. Aucun mot ne pouvait consoler cette femme. Elle vivait la perte la plus difficile. Il comprit que les mots ne suffiraient pas à la consoler.

« Je peux t'aider mais pour cela, j'ai besoin que tu me rapportes une poignée de riz d'une maison où personne n'est jamais mort. »

La mère, pleine d'espoir, partit immédiatement pour accomplir sa mission. Elle alla de maison en maison.

« Une poignée de riz, donnez-moi une poignée de riz, s'il vous plaît ! Pour que mon enfant vive. »

Tout le monde était prêt à lui en donner une, cela ne coûtait rien. Tout le monde souffrait avec elle. Mais quand elle demandait ensuite :

« Quelqu'un est-il mort ici ? »

La réponse était toujours oui. Un père, un frère, une fillette. Toutes les familles avaient connu la mort d'un proche.

Elle chercha, chercha, encore et encore. Les réponses à ces deux questions étaient toujours les mêmes : tout le monde acceptait de lui donner une poignée de riz, tout le monde avait connu un mort. Aucune maison de son village n'était une maison vierge où aucun défunt n'avait séjourné. Alors elle partit demander aux villages alentour. Les deux réponses ne

différaient pas. Une porte lui fut même ouverte par une enfant, elle venait de perdre sa mère et se retrouvait seule.

Lorsqu'elle retourna près du Bienheureux, l'enfant était toujours délicatement sur ses genoux. Il n'avait pas bougé. Mais elle avait changé.

« Vois, Bouddha, j'étais folle, folle de douleur, folle de croire que j'étais la seule à connaître la mort. Mon fils sera incinéré cet après-midi. »

Puis elle eut un dernier mouvement de révolte :

« Mais pourquoi devait-il mourir si jeune ? Ce n'était qu'un enfant ! Presque un bébé encore ! »

« Sois heureuse et fière de ton fils. S'il est mort si jeune, c'est parce que dans sa vie précédente, il était un homme bon. Il n'a fait qu'une toute petite erreur. Pour la réparer, il a dû se réincarner, mais très peu de temps. Si jeune, il a déjà racheté cette erreur. Son âme est purifiée, il est maintenant dans la Paix de la délivrance définitive. »

Elle baissa la tête. Elle avait accepté l'inévitable. Puis, le regard lumineux, elle contempla le Bouddha :

« Apprends-moi, je suis prête à entendre, pour moi aussi avoir mon âme purifiée. »

« Si nous devons tous mourir un jour, lui répondit-il, nous pouvons vivre en paix et heureux. Viens et écoute-moi. »

La jeune mère était en paix. Elle avait compris la Loi de l'Impermanence dans sa chair.

Chapitre 23

Celui qui veut faire du mal à un sage
Est comparable à un homme qui crache vers le ciel.
Sa salive ne souille pas l'azur
Mais retombe sur sa tête[24].

(Sûtra)

Tout le monde n'acceptait pas l'enseignement du Bouddha. Plus il était connu, plus certains le détestaient. Pour eux, il était un menteur et un usurpateur. Ils se méfiaient de lui.

Un de ses détracteurs osa même venir l'insulter. Le Bienheureux le regarda avec douceur. Il ne répondit pas. L'homme en fut encore plus furieux.

« Tu es en colère, n'est-ce pas ? »

Le jeune homme étouffait. Il enrageait que ses paroles ne fassent pas de mal au Bhagavant. Il partit dans la campagne. Au fur et à mesure de sa promenade, son pas se fit plus lent. Il commença à regretter de s'être emporté ainsi et d'avoir insulté un sage. Il revint le lendemain lui demander pardon.

Le voyant arriver, Ânanda, le cousin et disciple du Bouddha, essaya de s'interposer.

« Laisse-le venir, le pria le Bienheureux. »

Le jeune homme se mit à genoux et lui demanda pardon. Il pleurait. Le Bhagavant posa sa main doucement sur sa tête. Le jeune était perdu, il lui demanda :

« T'ai-je blessé ? Peux-tu ne pas m'en vouloir ? »

Le Bienheureux répondit :

« Si tu offres un cadeau et que la personne n'en veut pas, à qui appartient le cadeau ? »

« À moi, bien sûr. À moi ! »

Le Bouddha sourit :

« Comme ta colère. Tu voulais qu'elle me touche, mais c'est toi qui es touché. Ta colère t'appartient. En voulant me blesser, tu t'es blessé toi-même. Cette violence que tu donnais, il n'y avait personne pour la prendre. Tu ne m'as pas heurté. Reconnaître ses erreurs est le signe d'une grande âme. »

Le jeune homme était étourdi, il ne savait plus que dire.

« Si tu te débarrasses de ta colère, tu ne souffriras plus. Tu veux rendre les autres malheureux et ne fais que te rendre malheureux toi-même. Tu verras que si tu aimes autrui, les autres t'aimeront et tu t'aimeras toi-même. Tes actions sont un miroir dans lequel tu te regardes. »

Le jeune homme baissa la tête. Il resta silencieux quelques minutes puis il murmura :

« Apprends-moi, ô Bouddha, enseigne-moi à être aimable et à m'aimer moi-même. »

« J'enseignerai à tous ceux qui souhaitent apprendre. Viens et suis-moi. »

Chapitre 24

Comme un rocher de grande taille
N'est pas ébranlé par le vent,
Indifférent est le sage
À la critique et à la louange[25].

(Sûtra)

Ceux qui le suivaient étaient de plus en plus nombreux. La foule se pressait pour entendre Bouddha, le voir, le toucher. Elle s'extasiait :

« Il est le plus grand. Jamais aucun sage n'a été son égal ni dans le passé, ni aujourd'hui. Il est le maître des maîtres. »

Ces paroles ne faisaient pas plaisir au Bouddha. Ils pensaient le flatter mais ce n'était pas le cas. Un des plus grands poisons de l'âme est l'orgueil. Le Nirvâna, l'état d'extinction de tout désir, n'est atteignable que pour ceux qui en sont délivrés. Un jour, il prit la parole :

« Qui connaît tous les enseignements de tous les maîtres d'hier et d'aujourd'hui ? »

Personne ne répondit.

« Alors, comment pouvez-vous prétendre que je suis le plus grand ? Pour pouvoir l'affirmer, il faudrait que vous connaissiez tous les enseignements. »

« Mais votre enseignement nous apporte tellement ! clamaient-ils en chœur. »

« Alors vivez cet enseignement. Il ne suffit pas de l'entendre et de l'aimer, il faut le mettre en pratique. C'est la chose qui importe le plus. »

Les disciples étaient un peu penauds.

« Mon enseignement n'est pas un enseignement de l'esprit. Il est un enseignement de la vie. Si vous aimez mes paroles, faites-les vivre par des actes. Vous devez tester ce que je vous dis. Des paroles peuvent être belles mais si elles ne correspondent pas à des actions, alors elles sont laides.

Ce que je dis n'est pas important parce que c'est moi qui le dis. Vivez ce que je dis, testez-le, mettez-le en pratique. Si mes paroles prennent chair dans des actions, alors je serai récompensé de mon enseignement. Ne vous cramponnez pas au mental, détachez-vous des mots et des concepts.

Dire : aimez-vous, c'est bien, montrer aux autres qu'on les aime, c'est mieux. »

Beaucoup essayaient de mettre en pratique ce que disait le Bienheureux. Ils répandaient l'amour et la compassion. En retour, ils étaient heureux. L'amour est comme une graine qui se répand avec le vent. Il se sème dans un cœur et fleurit dans beaucoup d'autres. Cet amour était respectueux et réfléchi. Les disciples de Bouddha apprenaient à s'aimer eux-mêmes et à aimer les autres.

Chapitre 25

Comme des fleurs colorées
Dépourvues de parfum
Ainsi sont les belles paroles
De ceux qui ne les mettent pas en pratique :
Elles ne donnent aucun fruit[26].

(Sûtra)

Cependant un certain amour ne se répandait pas : l'amour des tous les êtres vivants et pas seulement des hommes. Ceux-ci apprenaient à aimer les autres hommes mais ils ne comprenaient pas que le monde était une unité. Tous les êtres vivants étaient liés les uns aux autres. Chaque homme, chaque animal appartenait à la mosaïque de la vie. Le monde entier est un livre pour qui sait lire au-delà des apparences.

Au contraire, les hommes croyaient qu'ils rendaient les dieux heureux en tuant des animaux. Ils sacrifiaient des vaches, des moutons pour que les dieux leur donnent de bonnes récoltes ou les préservent de la maladie.

Le Bouddha avait vu la roue de la vie. Il se souvenait de son immense tristesse quand son cousin avait blessé un cygne. Il avait refusé de chasser, alors que tout jeune prince doit savoir chasser pour montrer qu'il est courageux et habile.

Il avait compris que donner la mort à un animal, c'était perdre l'amour de la vie, s'habituer à la violence. Il voulait les protéger.

Alors le Bienheureux essayait de faire comprendre à ses disciples, et surtout aux sacrificateurs, qu'il ne fallait pas tuer, ni les hommes, ni les animaux.

Beaucoup le suivirent progressivement. Beaucoup renoncèrent à tuer et à manger des animaux. Parmi les premières à abandonner la nourriture animale, il y eut la mère et l'épouse de Yaçaskara, un des premiers disciples de Bouddha. Elles avaient été désespérées de son départ au point de penser à se suicider. Seule la venue du Bienheureux lui-même avait retenu leur main.

Il leur enseignait la Voie de la Délivrance : « la Sainte Voie aux huit membres ». Tout doit être correct : l'opinion, l'intention, la parole, le soin du corps, les moyens de vivre, les efforts effectués, l'attention et la concentration. Ils apprenaient à bien se conduire moralement, à vivre en ascètes, à regarder toute chose clairement. La discipline était sévère mais elle n'était jamais excessive, ni pour le corps, ni pour l'esprit. Ils s'entraînaient à la Voie du milieu : ni trop, ni pas assez.

Ses cinq premiers compagnons eurent du mal à ne plus s'infliger des tortures et des mutilations inutiles. Ses disciples d'origine noble trouvèrent difficiles de ne plus choisir leurs vêtements ou leurs nourritures, de se contenter de petites huttes. Les moines qui avaient été artisans trouvèrent ardus de ne plus travailler et de dépendre de la générosité.

Ils progressaient spirituellement, pas à pas, grâce à l'aide et à l'exemple du Bouddha.

Chapitre 26

En vérité, seul celui qui peut contenir sa colère,
Comme on retient un char emballé,
Peut porter le titre de cocher.
Les autres ne sont que des imposteurs
Qui font semblant de tenir les rênes[27].

(Sûtra)

Le Bhagavant regardait la roue de la vie tourner. Il était parti loin de chez lui. Il y revenait pas à pas. Il n'avait pas oublié ses promesses. S'il trouvait le moyen de mettre fin à toute souffrance, il reviendrait vers ceux qu'il avait quittés pour les guider.

Le plus proche de lui était le roi Bimbisâra. Il prit la route de Rajagrha. Il s'établit sur une colline près de la capitale, dans le Bois des Bâtons. La nature était sa maison, les bambous son refuge. Le roi vint souvent l'écouter. Ses sujets également, d'abord pour imiter le roi puis pour eux-mêmes. Le nombre de ses disciples devint tellement grand qu'il ne fut plus possible de les compter.

Pour que le Bouddha puisse enseigner à tous facilement, Bimbisâra lui offrit des terrains. D'autres nobles firent la même chose. Ainsi chacun pouvait-il écouter le Bienheureux dans de vastes jardins ombragés. Le parc préféré du Bouddha était le Jetavana, « le Bois du Prince Jeta ».

Le roi le dit publiquement : ses souhaits avaient été exaucés.

« Le roi mon père a fini sa vie et j'ai pu monter sur le trône. Un Bouddha est né sur terre et j'ai pu le rencontrer. À sa vue, mes pensées ont été emplies de joie. J'ai pu l'entendre prêcher et j'ai obtenu la foi et compris la doctrine. Je ne désire plus qu'une chose : que tu entres dans ma capitale : Rajagrha. »

En silence, le Bouddha accepta. Le roi entendit la réponse en son cœur. Il se réjouit pour lui et pour son peuple.

Tout le monde se réjouissait-il de cette situation ? Presque mais pas tous. Devadatta, le propre cousin de Bouddha, était jaloux. Sa colère contre lui était même plus grande que quand ils étaient enfants. Comment ? Il lui avait pris la femme qu'il voulait ! Il avait renoncé au trône et était parti alors que lui avait toujours servi le roi ! Et tout le monde se prosternait devant Bouddha ! C'était insupportable. Le maudire ne suffisait pas, il fallait le tuer. Pour que plus personne ne soit influencé par cet homme qui promettait le bonheur et partait.

Mais tuer un homme aussi aimé et admiré n'était pas simple. Il lui fallait des complices. Il pensa que le fils de Bimbisâra devait être aussi mécontent que lui. Son père ne parlait plus que du Bouddha, comme s'il n'avait plus de fils. Il semblait oublier que son fils serait son successeur un jour. Et ne craignait-il pas que son royaume ne s'affaiblisse ? Le roi ne cessait de donner des terres à Bouddha. Il ne parlait plus que d'amour, oubliant de protéger ses frontières des ennemis.

Devadatta trouva une oreille attentive. Le fils du roi jalousait cet homme qui lui prenait son père, son roi et son avenir. Ils réfléchirent longuement, aidés par des nobles du pays de Magadha. Ces derniers étaient inquiets du pacifisme affirmé du roi : si le pays était attaqué, comment serait-il défendu ? Mais beaucoup d'habitants le vénéraient. Si la population pensait que c'était un accident, ils ne risqueraient rien. Il fallait donc que cela passe pour un accident.

Alors, un jour que Bouddha méditait près du Pic des Vautours, ils firent tomber un énorme rocher sur lui. Mais… la roche se fendit en deux juste au-dessus de la tête de Bouddha.

Une autre fois, ils firent boire un éléphant jusqu'à ce qu'il soit ivre. Quand le Bienheureux traversa une rue, ils libérèrent l'animal. Celui-ci allait le piétiner quand il se mit à genoux, touché par la grâce. Tout le monde avait fui en hurlant, sauf Bouddha. L'éléphant avait ressenti l'immense amour qui se dégageait du Bhagavant.

Quand ses disciples revinrent près de lui, honteux, il leur dit :

« L'amour vainc tout. N'ayez pas peur. »

De ce jour, l'éléphant fut un fidèle compagnon.

Chapitre 27

Celui qui s'est vaincu lui-même
Est bien plus grand
Que le vainqueur de milliers d'hommes[28]

(Sûtra)

Il restait une dernière étape au Bouddha pour boucler la boucle de sa vie terrestre. Maintenant, il devait retourner auprès de son père, de sa femme et de son fils, dans le royaume qui l'avait vu naître.

Il annonça à ses disciples :

« Il est temps que je revienne dans le royaume de mon père ».

Et il prit la route, suivi d'une grande foule.

La nouvelle se répandit plus vite que ses pas. Les habitants de Kapilavastu exultaient :

« Notre Prince est devenu un grand homme ! Il est célèbre ! »

Tous accouraient à sa rencontre.

Le roi Shuddhodana ne put attendre que son fils atteigne les portes de la ville. Il envoya un coursier pour aller voir son fils, cet homme illustre dont le nom résonnait partout.

Le messager atteignit le sous-bois où campaient Bouddha et ses disciples. Il faillit tomber de son cheval. Un grand homme ? Cet homme maigre, à peine vêtu, portant un bol en bois et quémandant sa nourriture. Tous ceux qui le suivaient avaient la même allure.

Le héraut avait fait le chemin aller au grand galop. Il était moins pressé pour le retour. Comment annoncer au roi que son célèbre fils était un mendiant ?

Lorsque Shuddhdana l'apprit, il se mit dans une très grande colère. C'était une honte pour toute sa famille. Il fallait que cela cesse immédiatement.

Sans tarder, il se rendit lui-même sur le lieu du campement. Sa colère tomba dès qu'il vit le Bouddha. Celui-ci était environné d'une intense lumière, il respirait la paix et la joie. Après avoir embrassé son fils, il lui demanda timidement :

« Est-ce vrai que tu mendies ta nourriture ? »

« Oui, lui répondit sereinement le Bienheureux. »

Le calme de la réponse raviva la fureur du roi :

« N'as-tu pas honte ? Et notre réputation, y as-tu songé ? Tu as choisi de vivre ta vie, c'était déjà douloureux pour le royaume. Mais te montrer fièrement comme un mendiant ! Un moins que rien ! Tu m'insultes, tu insultes ton fils, tu insultes notre peuple ! Tu insultes tous nos ancêtres ! »

« Vos ancêtres étaient des rois, les miens étaient des sages. Le sage ne vit pas dans la richesse, il se contente de peu. Il est heureux de permettre aux gens d'être généreux. Il encourage ainsi à penser aux autres et à ne pas s'attacher aux biens terrestres. »

Le roi s'en retourna à son palais. Il était songeur. Il revint plusieurs fois voir le Bienheureux. Peu à peu, il lui posa des questions. Puis il finit par lui demander de l'instruire.

Il fit progressivement le deuil de son fils, d'un prince terrestre, pour admirer le Bhagavant.

« Asita l'avait prédit à ta naissance : tu es devenu un maître. Tu es plus grand que moi. Accepte que je m'incline devant toi. »

Il joignit le geste à la parole.

Le Bienheureux le prit par les épaules et le releva :

« T'incliner ainsi t'élève. Conserve ton trône, et moi le mien. »

Alors Yashodharâ osa venir, puis son fils, puis sa tante. Tous admirèrent le Bouddha, tous s'inclinèrent, tous devinrent ses disciples.

La famille transfigurée était plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été. C'est pourquoi un des surnoms du Bouddha est Cakyanuni, « le Sage des Cakya », du nom de sa tribu.

Chapitre 28

Si la haine répond à la haine,
Comment peut-elle s'éteindre ?
Seule la compassion peut la dissoudre[29].

(Sûtra)

Bouddha ne resta pas à Kapilavastu. Il avait pour devoir d'instruire tous ceux qui souhaitaient l'être. Il marcha de province en province. Sa doctrine se répandit le long du Gange, le fleuve sacré.

Vint le jour où son cousin, celui qui lui avait fait tellement de mal, tomba malade. Le Bhagavant se rendit à son chevet. Beaucoup ne comprirent pas ce geste.

« Il vous hait ! Toute sa vie, il vous a haï. Il a même essayé de vous tuer. »

Le Bienheureux sourit, tranquillement.

« L'amour est inépuisable. »

« Maître, expliquez-nous, lui demandèrent ses disciples. Vous ne pouvez aimer un homme qui vous fait du mal. »

« Vous pensez qu'un sage aime certains hommes et déteste les autres. Moi, je vous dis : il faut aimer tous les hommes. Nous souhaitons tous la même chose : être heureux, ne pas être malade, ne pas souffrir. Un homme est le miroir de tous les autres.

Si ce que je dis est vrai, s'il est vrai que je n'ai aucune haine envers Devadatta, qu'il soit guéri immédiatement. »

À la grande surprise de tous, Devadatta se redressa et sourit. Il était inconscient depuis des jours. Aucun médecin n'avait pu le guérir.

Non seulement il retrouva la santé rapidement mais la paix avait conquis son cœur. Le Bouddha n'avait pas guéri que son corps.

Chapitre 29

Un maître et son disciple
Sont comme père et fils.
Le fils doit rattraper le père,
Ne pas demeurer en arrière.
Si père et fils se valent,
Ils siègent à la même place[30].

(P. Fauliot)

Bouddha prêcha à travers l'Inde jusqu'à un âge très avancé. Un jour, il annonça à ses disciples qu'il était temps pour lui de quitter ce monde. Il avait achevé sa vie. Il leur avait appris les dix actes purs mais imparfaits qui leur permettaient d'obtenir la condition d'homme : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas pratiquer la luxure, ne pas mentir, ne pas tenir de propos frivoles, ne pas calomnier, ne pas injurier, ne pas convoiter, ne pas nuire, ne pas avoir d'opinions fausses.

Un rêve lui apprit où il devait se rendre pour ses derniers instants. La Roue de la vie devait s'arrêter de tourner près de là où il était né, à Kapilavastu.

Il avait appris aux hommes à vivre, il devait leur montrer comment mourir.

Ses disciples essayaient de le retenir :

« Nous avons tant besoin de vous, Maître, nous n'avons pas fini d'apprendre. Vous êtes notre modèle. Laissez-nous encore un peu de temps. Pourquoi l'Œil du monde se ferme-t-il aussi vite ? »

Mais le Saint sait le moment convenable, lui seul le sait. Il alla une dernière fois dans le Bois des Bambous. Puis, dans le sanctuaire des Parfums, il leur dit :

« Voici cinquante ans que vous m'écoutez et me regardez. Voici cinquante ans que vous pratiquez mon enseignement. Ayez confiance en vous. Pensez à vous concerter les uns les autres. Ayez confiance dans la Communauté. Je ne serai jamais loin de vous. Je suis dans votre cœur. »

Chapitre 30

Quand une pensée naît,
Une image apparaît.
Quand elle s'estompe,
Un temple devient une tombe[31].

(Sûtra)

Ils reprirent leur marche en direction des hautes montagnes du Tibet. Ils passèrent par Pâtaliputra, Kuti, Nada… Près de Kapilavastu, lorsqu'ils entrèrent dans le village de Kushinagara, le Bienheureux dit :

« C'est là. »

Ils s'arrêtent tous, un peu terrifiés.

Le Bouddha entra dans un jardin non loin de la rivière et s'allongea entre deux arbres. Ses disciples s'assirent en un cercle parfait autour de lui. Certains pleuraient. D'autres avaient compris et veillaient, l'esprit en paix. C'était vers le solstice d'hiver, trois mois après la fin de la saison des pluies.

Il parla une dernière fois :

« N'oubliez pas, tout est douleur : la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort, le chagrin, la séparation… Personne n'échappe à la douleur, pas même les dieux. La douleur a pour origine le désir, cette soif du plaisir. Cette soif amène les trois racines du mal : la convoitise, la haine et l'erreur. Ces trois racines font naître les vices, les passions et les opinions fausses. Cessez de désirer. Cessez de posséder. Ne vous attachez à rien. Vous serez en paix, vous aimerez. Votre sérénité sera imperturbable.

N'oubliez pas : aucune des innombrables choses qui existent ne dure éternellement. »

Il se tourna sur son côté droit, posa sa main droite sous sa tête et rendit son dernier soupir. Il avait plus de quatre-vingts ans. Lors de son Illumination, il avait connu « l'Inébranlable Paix de l'Extinction des passions et des erreurs ». Là, il entra dans la paix définitive du Parinirvâna, « l'Extinction complète », la délivrance définitive des existences et des douleurs. Il n'eut plus à renaître. Il s'éteignit complètement. Il laissait sa Doctrine en héritage.

Chapitre 31

Vous avez pris la peine de venir de loin
Chercher une part de reliques,
Mais vous ne pourrez l'obtenir. (…)
Comme vous ne paraissez pas nous l'accorder,
Notre armée à quatre corps se tient ici (…).
Si vous jugez qu'il est impossible
Que nous l'obtenions,
Nous la prendrons par la force[32].

(Sûtra)

L’aventure de la vie terrestre du Bouddha ne pouvait s’arrêter là. Un grand séisme fit trembler le monde lorsqu’il rendit son dernier souffle. Les dieux étaient inquiets, les moines étaient effrayés, les hommes étaient perdus.

Après les sept jours de deuil, les disciples préparèrent le bûcher pour les rites funéraires. Ils allumèrent le feu… mais le bûcher ne s’embrasa pas. Ils essayèrent de nouveau. Mais rien. Ils ne savaient que faire.

Le plus doux des disciples du Bhagavant, son cousin Ânanda, arriva sept jours plus tard. Il prêchait loin de Kushinagara au moment de la mort du Bouddha. Ce délai avait permis à de nombreuses personnes d’apporter des fleurs et des parfums pour rendre hommage à l’Éveillé. Les offrandes couvraient le sol ; sa couleur n’était même plus visible. La musique résonnait partout en souvenir. Après avoir recouvert le corps d’huile de sésame, Ânanda s’agenouilla près du bûcher, prit une petite brindille dans sa main droite et… le bûcher s’embrasa tout seul.

La lumière des flammes monta jusqu’au ciel. Tous ceux qui la virent purent s’incliner. Tous les hommes s’étaient vêtus de blanc, les moines avaient gardé leur robe ocre, selon les ordres du Bienheureux. Peu à peu, les flammes moururent et il ne resta plus qu’un petit tas de cendres.

L’héritage spirituel du Bouddha sembla perdu immédiatement. Tous les royaumes réclamèrent ses restes.

« Il m’appartient ! proclamaient-ils. »

Ils étaient prêts à se battre, à se faire la guerre pour une poignée de cendres froides. Tous voulaient les reliques.

Le brahmane Dhûmragotra parla enfin. Il murmurait mais tous pouvaient l’entendre :

« Le Bouddha nous a appris à nous aimer, à ne s’attacher à rien et à partager. Divisons les cendres en autant de parts qu’il y a de royaumes. Chacun aura sa part. Chacun élèvera un monument pour l’honorer. Que tous se souviennent de ses paroles et les mettent en pratique. »

Les rois baissèrent la tête. Tous dirent oui :

« Partage pour nous les reliques corporelles du Bouddha, fais-en huit parts égales. »

Et Dhûmragotra sépara les reliques en huit parts égales.

Chacun repartit avec sa part de cendres. Chacun érigea un tumulus. Il y en eut huit de bâtis, plus un pour la canine de la mâchoire supérieure et un sur le lieu du bûcher. En souvenir, un onzième fut élevé là où Siddhârta avait coupé ses cheveux et renoncé au monde.

Les habitants des royaumes de Kushinagara, de Pâvâ, de Calakalpa, de Râmagrâma, de Visnudvîpa, de Kapilavastu, de Vaiçâlî et des Magadha purent ainsi se recueillir et venir y prier quand ils doutaient de ce qu'ils devaient accomplir.

Son enseignement continua de se répandre. Le Bouddha est vivant en toute personne qui suit son enseignement.

Tous les êtres vivants

Ont la nature du Bouddha.

Redevenez des bouddhas

Et laissez fleurir dans vos cœurs

Le lotus de la compassion infinie[33].

Kuoan Shiyuan

Notes

[1] André Bareau, *En suivant Bouddha* [traduction et commentaire des *Sûtra-pitaka* et des *Vinaya-pitaka*], Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 187.

[2] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 43.

[3] *Stance* du Bouddha, *in* André Chédel (éd.), *Dhammapada*, Paris, Dervy, 2011, pp. 67-68.

[4] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 122.

[5] Extrait d'un poème d'Ikkyû, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 51.

[6] Tradition orale du kyudo, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages du Japon*, Paris, Seuil, 2008, p. 98.

[7] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 60.

[8] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 124.

[9] Composé à partir d'un *Sûtra*, cité par André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 132.

[10] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 178.

[11] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 275.

[12] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 189.

[13] Martine Quentier-Séguy, *Contes des sages de l'Inde*, Paris, Seuil, 2003, p. 139.

[14] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 170.

[15] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 152.

[16] Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 160.

[17] Extrait d'un poème de Tao-Yuanming, cité par Pascal Fauliot & Patrick Fischmann, *Contes des sages jardiniers*, Paris, Seuil, 2011, p. 154.

[18] Extrait d'un poème d'Uesugi Kenshin, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages samouraïs*, Paris, Seuil, 2011, p. 75.

[19] Extrait d'un poème de Musô Soseki, cité par Pascal Fauliot & Patrick Fischmann, *Contes des sages jardiniers*, Paris, Seuil, 2011, p. 101.

[20] Extrait d'un poème de Kuoan Shiyuan, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 97.

[21] Extrait d'un poème de Shantidéva, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages du Tibet*, Paris, Seuil, 2006, p. 118.

[22] Extrait d'un poème de Daiô Kokushi, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 140.

[23] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 65.

[24] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 24.

[25] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 42.

[26] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 78.

[27] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 21.

[28] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 152.

[29] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 161.

[30] Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, pp. 197-198.

[31] *Stance* du Bouddha, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, pp. 90-91.

[32] André Bareau, *En suivant Bouddha*, Paris, Ph. Lebaud, 1985, p. 287.

[33] Extrait d'un poème de Kuoan Shiyuan, cité par Pascal Fauliot, *Contes des sages bouddhistes*, Paris, Seuil, 2015, p. 97.